IMAGES

No. 667 — LE CAIRE (EGYPTE) 22 JUIN 1942

L'ARTILLERIE SOVIETIQUE
en action

Voici un an que la redoutable artillerie soviétique, faisant des coupes sombres dans les rangs de l'ennemi, déverse sur les armées allemandes les obus de son feu meurtrier. L'artilleur russe Kourmensko s'apprête à charger sa pièce d'un projectile de fort calibre. Le regard reflète la froide détermination qui anime tout combattant russe.

DANS CE NUMERO:

EN RUSSIE
après une année de guerre

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Georges

J'ai vingt ans et je suis amoureux d'une jeune fille de mon âge. Je voudrais l'épouser, mais mes parents s'opposent formellement à ce mariage qui ne cadre nullement avec leurs ambitions. D'abord, la jeune fille est pauvre et, ensuite, ils prétendent qu'il faut plusieurs années de différence entre deux conjoints. Cependant, je souffre, cher Horatius, et l'existence loin d'elle me paraît insupportable. Que dois-je faire ?

Pauvre garçon, comme je vous plains, mais aussi comme je comprends vos parents qui veulent vous mettre à l'abri des regrets que vous aurez plus tard quand, après quelques années de mariage, vous vous rendrez compte de l'erreur que vous avez commise. Certainement, un écart de plusieurs années est nécessaire entre un mari et sa femme, sauf des cas exceptionnels, dont le vôtre, je dois vous le dire tout de suite, n'est pas. Prenez donc votre mal en patience avant de vous décider. Songez à votre situation, à votre avenir, et tâchez d'oublier cet amour qui s'estompera avec le temps.

A « H. N. Universitaire »

Votre suggestion, mon bon ami, a obtenu un certain succès. Voici d'abord M. V. Murad, 5 rue Mohamed Sidky, Le Caire, qui écrit : « Cela m'intéresserait beaucoup d'échanger des idées de vive voix sur les problèmes sociaux actuels, si ce monsieur habite Le Caire. »

Voici encore M. Georges Revel, Poste Restante, Camp de César, qui voudrait créer une rubrique de correspondance entre lecteurs. (Malheureusement, ce projet est impossible étant donné le manque de place dans notre revue.)

Et enfin un correspondant In Ambiguo, *qui désire garder l'anonymat et qui m'adresse 6 mm. de timbres-poste, ce dont je le remercie, pour lui répondre directement (ce que je ne puis faire) et lui donner des adresses de correspondants. Une fois pour toutes, je le répète à mes lecteurs, je ne puis à aucun prix être entre eux un agent de liaison. Dorénavant, j'écarterai carrément toutes les demandes de ce genre.*

Dont acte.

Poire

J'ai 19 ans, mes études touchent à leurs fins et mon avenir est assuré par les relations et la carrière de mon père qui est un grand commerçant d'Alexandrie. Je songe à me marier dès que je commencerai à travailler, c'est-à-dire dans deux ans. Mes parents sont tout à fait d'accord. J'ai connu une jeune fille qui m'a charmé par ses qualités physiques et morales. Nous nous aimons. Mais ses parents s'opposent à ce que nous nous voyions : « Nous voulons, disent-ils, que notre fille se marie, mais nous ne voulons pas qu'elle fréquente des jeunes gens. » Que dois-je faire ? Faut-il renoncer à mon bonheur parce que ces deux vieux fous raisonnent mal ? Faut-il arriver aux extrêmes ?

En voilà une façon de traiter vos éventuels beaux-parents ! Que sera-ce après ? Allons, jeune homme, un peu de retenue. Sans aller aux extrêmes comme vous dites, pourquoi ne vous fiancez-vous pas dès aujourd'hui, quitte à vous marier dans deux ans ? Faites des démarches dans ce sens et, si elles n'aboutissent pas, c'est que les parents de la jeune fille ont une raison pour s'opposer à cette union.

Nièce Laurence

1ère question : Pour Laurence Olivier adressez-vous à la United Artists et pour Vivien Leigh à la Metro-Goldwyn-Mayer.

2ème question : Je pense que la B.B.C. transmettra votre lettre volontiers.

3ème question : l'adresse est exacte.

4ème question : Je pense que vous pourriez obtenir un chèque de banque sur banque.

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

Une grande armée

UN GRAND PEUPLE

Le 22 juin 1941, les Allemands attaquaient la Russie sur un front de près de 2.000 kms. Peu de temps avant qu'Adolf Hitler ne lançât ses troupes sur l'Union Soviétique, le consul d'Allemagne à Moscou déclarait à un ami intime : « Ce serait une formidable erreur pour nous que d'entrer en guerre avec les Russes. Bien que Moscou puisse être occupée en six semaines, c'est un pays qui ne peut être jamais conquis. » Ce diplomate se trompait sur le premier point. Le temps a prouvé et confirmera l'exactitude du second.

La stratégie russe depuis que les premiers princes slaves fondèrent le noyau de l'Etat russe et lui assurèrent son indépendance en luttant contre les Tartares, puis les Polonais, les Lithuaniens et les Suédois, a toujours été fondamentalement la même : essentiellement une simple défense en profondeur. En gardant ses forces intactes, elle mit en déroute les armées napoléoniennes. Cette même politique est celle de Staline et du maréchal Boris M. Shaposhuikoff. L'on a dit : « La Russie ne défait jamais un ennemi ; elle l'absorbe. »

En ayant cela à l'esprit, il est facile de saisir pourquoi le consul allemand qualifia de folie une attaque contre l'énorme territoire russe. La Russie — un véritable continent — est peut-être le pays le plus difficile à comprendre pour un étranger. Si cela était vrai du temps des tsars, c'est encore plus vrai maintenant. Et le fait que le régime soviétique entoure d'un grand secret ses réalisations et ne fasse voir à un visiteur que ce qu'il veut lui montrer ajoute à la confusion.

Les vingt et un mois « d'amitié » russo-allemande illustrent éloquemment ce trait. Loin de recueillir des informations exactes sur l'état des choses en U.R.S.S. ou de juger sainement de l'esprit des peuples composant l'Union, l'Allemagne se méprit totalement.

Le consul allemand se trompait gravement quand il déclarait que Moscou pouvait être prise en six semaines, parce qu'il ne connaissait pas l'armée rouge. Il n'était d'ailleurs pas le seul à commettre une telle erreur. Un attaché militaire bien connu disait lui aussi que la campagne russe prendrait effectivement fin en l'espace de trois semaines à trois mois, et il n'est maintenant un secret pour personne que l'état-major américain était de cet avis.

Pour briser la plus grande puissance militaire de la coalition qui les combat, les Allemands concentrent d'abord leurs efforts sur la Russie. La revue « Das Schwarze Korps », peu avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, expliquait de cette manière la stratégie allemande : « L'Union Soviétique a, pendant 20 ans, consacré aux armements toutes les forces de son immense empire. Pour ce but unique, les masses soviétiques ont sacrifié tous les fruits du travail et du sol. Les Anglo-Saxons ne consentent pas aux mêmes efforts et, en tout cas, même s'ils le voulaient, ils ne seraient pas en mesure de produire l'équivalent de la force russe... Et voilà pourquoi l'Allemagne s'est jetée sur la Russie. Elle s'est par là même imposé la tâche la plus dure : toutes les autres, une fois la victoire arrachée sur les Russes, seront plus faciles. Tous les chemins de notre victoire conduisent vers l'Angleterre. Nous sommes en train de nous frayer le chemin le plus long, celui qui passe par l'ENFER SOVIETIQUE. »

On peut mesurer dès lors toute l'importance du facteur russe dans la coalition alliée, après un an de guerre à l'Est. L'offensive allemande s'est enlisée. La guerre-éclair a dû faire place à de petits blitzkriegs successifs. L'étendue de l'erreur allemande déterminera celle du désastre qui ne tardera pas à s'ensuivre.



M. CHURCHILL PASSE EN REVUE LES COMMANDOS

Le Premier Britannique a récemment assisté à des manœuvres effectuées par un détachement de commandos. Le voici examinant un couteau, employé durant les exercices par un des soldats de la troupe. On remarquera les visages barbouillés de ceux-ci, ce qui leur permet de se rendre moins visibles dans leurs expéditions nocturnes.

Fairbanks

BASE AÉRIENNE EN ALASKA

Le débarquement sur une petite échelle de forces japonaises au sud des îles Aléoutiennes souligne l'intérêt qu'offrirait éventuellement l'Alaska dans l'aide que les Alliés pourront apporter à l'U.R.S.S. en Extrême-Orient. C'est ainsi que l'Alaska, pince américaine de la tenaille qui, avec la Sibérie, enserre les îles nipponnes, vient aujourd'hui à l'actualité. On sait déjà que Dutch Harbour est une base « navale » de première classe. On sait moins ce que représente Fairbanks, située au cœur même du territoire et où les Etats-Unis ont engouffré des millions de dollars pour la construction d'une base « aérienne ».

Il y a vingt ans, cette petite ville datait encore des temps héroïques où les hommes se ruaient vers l'or. Elle appartenait aux pionniers. On n'y parlait que mines et filons. Aujourd'hui elle est surtout une tête de pont — la clef du système de défense prévu pour la sécurité du Pacifique nord-est.

Il faut huit ou neuf jours pour faire effectuer à des troupes la traversée par mer depuis Seattle, dernier port américain, contigu presque à la frontière du Canada, jusqu'à Fairbanks. Mais cinq heures suffisent pour voler des Etats-Unis au cœur de l'Alaska, en suivant la nouvelle voie aérienne qui passe en territoire canadien. C'est éventuellement cette voie que suivraient les bombardiers américains pour atteindre Vladivostok. Fairbanks raccourcit de 3.000 milles le trajet de Chicago à Shanghaï. Le Japon est à la merci de l'aviation des Etats-Unis. Sous le seul rapport aérien, par conséquent, l'Alaska — avec Fairbanks — est en mesure d'épauler très efficacement la résistance russe en cas de besoin.

L'archipel nippon serait encore en bien plus mauvaise posture, du point de vue naval, s'il était pris entre les feux croisés des bases de Sibérie et d'Alaska. Sans parler de Dutch Harbour, en effet, une base toute récente installée à Kodiak le met à une distance inférieure à 2.500 milles des escadres américaines. (Kodiak, soit dit en passant, est de 900 milles plus rapproché du Japon que ne l'est pas exemple Pearl Harbour.) Enfin, la marine des Etats-Unis dispose encore, dans l'Alaska, de la base de Sitka où elle a concentré son aviation navale.

Conçus d'abord pour la défense des Etats-Unis, les ouvrages et installations militaires de l'Alaska (Dutch Harbour, Fairbanks, Kodiak, Sitka) se révèlent par conséquent comme autant de tremplins d'attaque. Si les Japonais déclaraient la guerre aux Russes, l'étau se fermerait sur les agresseurs nippons. L'Alaska jouerait alors un rôle de premier plan dans la commune défense de la Russie et de l'Amérique.

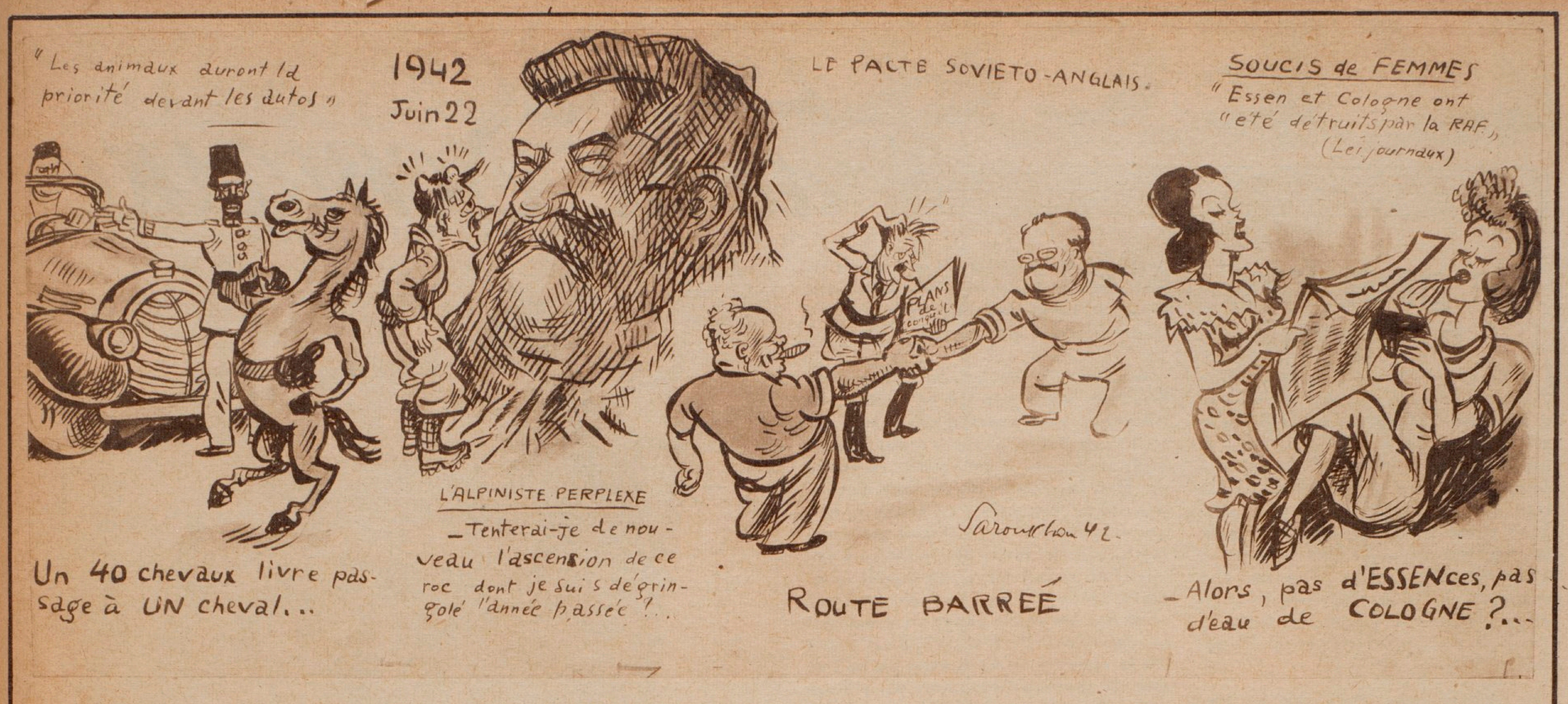
> *La vie sans foi est comme un problème de mots croisés qui n'a pas de solution.*
>
> Rév. Francis X. Shea, de New-York





LA SIGNATURE DU PACTE ANGLO-SOVIETIQUE

Un officier supérieur de la R.A.F. salue M. Molotov à son arrivée à l'aéroport de Londres où le traité anglo-soviétique a été signé. Dans notre photo de droite on reconnaît M. Molotov, M. Eden et M. Maïsky. (Photos transmises par belinogramme)



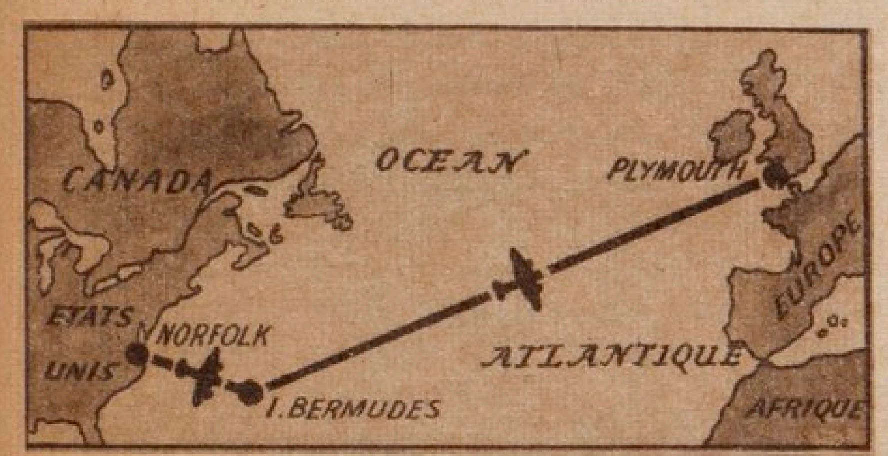
LA SEMAINE, vue par Saroukhan

Churchill

PILOTE D'AVION

Pour la deuxième fois, M. Churchill est arrivé à Washington afin de conférer avec M. Roosevelt sur la conduite de la guerre.

Les dépêches n'ont pas indiqué l'itinéraire suivi par le Premier britannique et sa suite. Si le voyage a été effectué par la voie des airs, M. Churchill n'a pas dû échapper à la tentation de piloter lui-même l'appareil, pendant une partie du trajet, comme il l'a fait lors de son retour d'Amérique en janvier dernier.



Ce voyage de retour couvrit 3.365 milles, effectués en 17 heures 55 minutes de vol réel. M. Churchill suivit l'itinéraire Norfolk-Bermudes-Plymouth. Fervent de l'aviation, alors qu'elle ne faisait que débuter en 1913, le Premier Ministre s'intéressa pendant tout le voyage aux moindres détails, de l'appareil et du vol. A peine arrivé sur le terrain d'embarquement, il s'était fait présenter les membres de l'équipage, puis s'était installé à bord. Son breakfast servi, le Président fut rejoint par le capitaine Rogers qui le conduisit à la chambre de commandement. Il posa des questions minutieuses sur les leviers et le fonctionnement de tous les appareils, puis, sur l'invitation du capitaine, s'assit résolument sur le siège de ce dernier. M. Churchill ne cacha pas son plaisir lorsqu'il prit en main le volant de pilotage. A ce moment l'avion était à 8.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Rogers fit signe à son second, le capitaine Shakespeare, qui était assis à son siège de co-pilote. « Laissez faire le Président, lui dit-il. N'intervenez qu'en cas de nécessité absolue. » Pendant 20 bonnes minutes, le « Berwick » navigua sous l'entier contrôle de M. Churchill sans que le besoin d'une correction importante ne se fît à aucun instant sentir.

En pénétrant dans la cabine de commandement, le Premier Ministre, qui avait naturellement son cigare entre les dents, demanda s'il pouvait continuer à fumer. Il n'y avait pas de danger d'incendie, heureusement. M. Churchill déjeuna dans la salle à manger avec les autres passagers.

Rogers vint lui tenir compagnie à l'heure du café. Mais quelques instants plus tard, il se retira dans sa couchette. « Je n'ai jamais dormi aussi profondément », devait-il confesser à son réveil.

Sir Charles Portal et lord Beaverbrook qui l'accompagnaient s'intéressent vivement aux méthodes de navigation de la British Airways qui diffèrent sensiblement de celles qui sont en cours dans la Royal Air Force. Dans l'après-midi, le Président suivit attentivement les péripéties du voyage. Toutes les deux heures, Rogers rédigeait spécialement pour lui un bulletin portant sur la vitesse de l'avion, la distance parcourue et celle qui restait à franchir.

Pendant la nuit, M. Churchill et lord Beaverbrook firent une dernière visite au poste de commandement. A cette heure-là, tout le monde était couché. Le Président alla lui-même dormir. Seul lord Beaverbrook passa sa nuit entière à lire. Au matin, une rapide collation fut servie. Le « Berwick » était déjà sur Plymouth.

Sébastopol

EST ASSIÉGÉE DEPUIS 7 MOIS

Comme Malte, qui force l'admiration du monde, Sébastopol, dont l'héroïque résistance est à elle seule une épopée, est une ville chargée d'histoire. Chose curieuse aussi, la place forte russe a eu dans l'antiquité les mêmes conquérants que l'île des chevaliers. Grecs et Romains s'y sont tour à tour installés, mais si Malte, située au beau milieu de la Méditerranée, fait quasiment partie de l'histoire d'Europe, il faut attendre le XVIIIe siècle pour voir reporter l'attention sur Sébastopol. C'est Pierre le Grand, dit-on, qui conçut la première idée d'une base navale en mer Noire. Le Sébastopol moderne (Sébastopol signifie « belle ville » en langue tartare) fut édifié sur l'emplacement d'un village que son passé fort paisible ne préparait certes pas au destin guerrier de la cité d'aujourd'hui. En fait, Sébastopol est proprement une ville militaire. Trois ans après sa fondation, l'impératrice Catherine, quittant les brumes de Saint-Pétersbourg, venait y passer en revue la première flottille russe de la mer Noire : trois vaisseaux et douze frégates.

Elle ne se doutait pas qu'une cinquantaine d'années plus tard, Français, Russes et Anglais s'y affronteraient dans un siège resté, depuis, célèbre. La guerre de Crimée dura trois ans, et la campagne de Sébastopol commencée sous le règne de Nicolas I ne finit que sous celui d'Alexandre II. Ce morceau a toujours été dur à emporter. On ne pense pas qu'en 1942, les Allemands aient trouvé faible la résistance de Sébastopol. Il y a dans ces parages une tradition — et comme un entêtement. Après la bataille de l'Alma pendant la guerre de Crimée, les troupes franco-anglaises s'en étaient approchées. Onze mois durant, elles bloquèrent la ville. Les incendies et les bombardements firent de ses maisons un amoncellement de ruines. Les Russes furent obligés d'immerger leurs navires pour fermer l'accès de leur rade. Une tempête qui se déchaîna alors causa de considérables dégâts à la flotte anglaise. Entre autres navires périt le « Prince Noir », la fameuse corvette qui, selon la légende, était chargée d'or britannique...

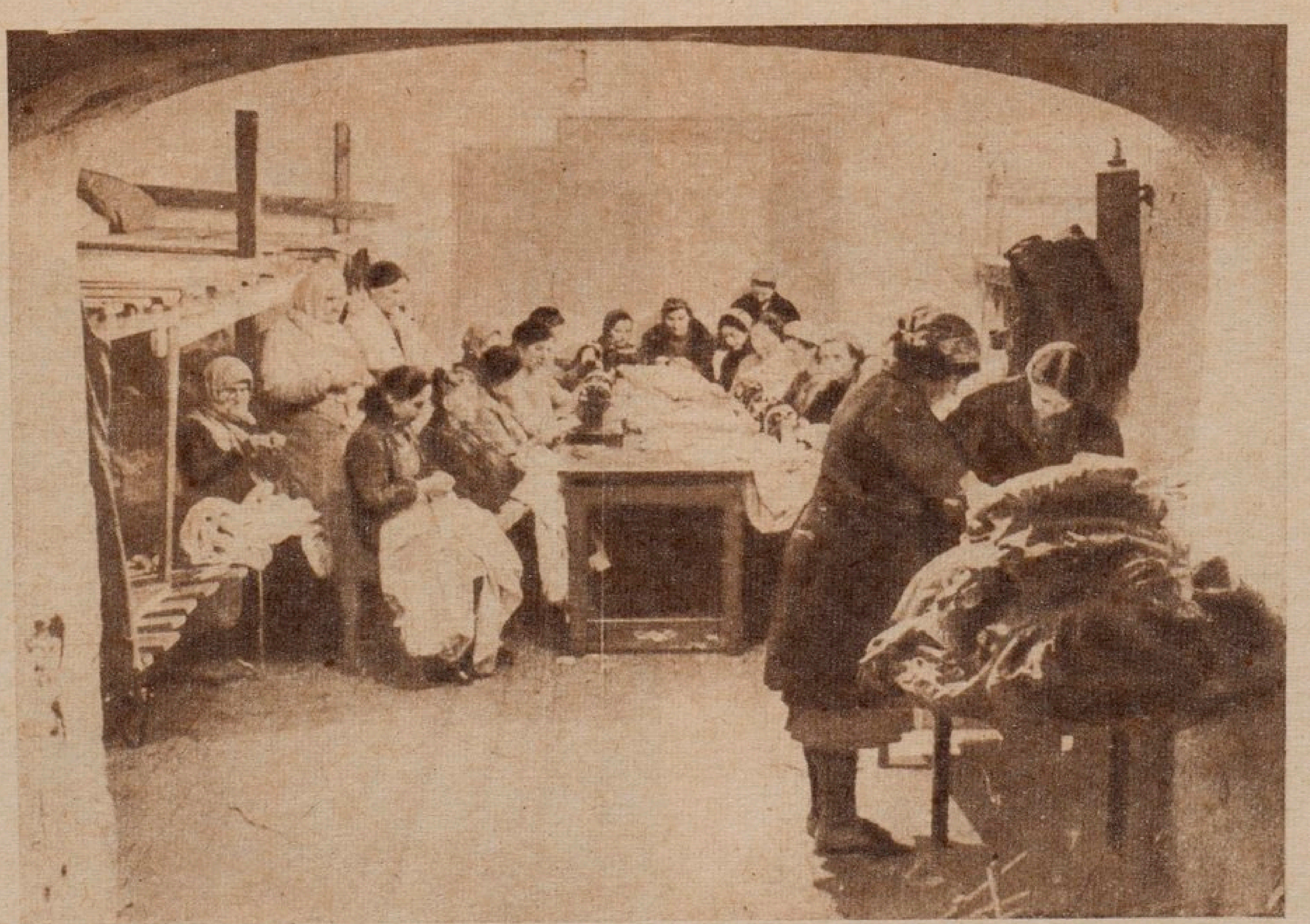
Le passé à Sébastopol se relie au présent. C'est pendant cette guerre de Crimée que Florence Nightingale jeta les fondements de cette admirable organisation de la Croix-Rouge, destinée à secourir les blessés des deux camps. Dans sa grande générosité, cette Anglaise avait-elle prévu qu'un jour les enfants de son pays lutteraient à côté de ceux qui alors étaient leurs adversaires ?

LES FEMMES RUSSES DANS L'AVIATION

Le major Valentine Grizodubova, âgée de 31 ans, est un aigle des forces aériennes rouges. Elle a un fils de cinq ans qu'on appelle « Petit Faucon ». Elle est brune et elle a des fossettes.

Récemment, le major Grizodubova a déclaré que les effectifs féminins des pilotes de bombardiers et de chasseurs augmentaient chaque jour. Un nombre considérable de femmes russes prennent actuellement part à des opérations aériennes. Elles pilotent des Hurricanes et même des bombardiers au cours de vols de nuit. Quelques femmes-pilotes ont à leur actif plus de 1.000 heures de vol.

— L'une de mes amies, Vera Lomako, dit Grizodubova, qui a abattu un avion nazi, volait encore un mois avant de donner naissance à sa fillette. Et quelque temps après son accouchement elle abattit un autre appareil ennemi... Je connais des jeunes filles tellement timides et réservées qu'elles rougissent lorsqu'on leur adresse la parole. Ces mêmes jeunes filles pilotent des bombardiers au-dessus de l'Allemagne.



Dans les abris de Sébastopol, les femmes se livrent à la confection de vêtements pour les défenseurs de la ville. Le courage des femmes soviétiques n'a d'égal que leur ardeur et leur vaillance.

Ouvriers français

POUR L'INDUSTRIE ALLEMANDE

Cinq millions d'étrangers, disait-on cette semaine, travaillent déjà pour le Reich. Il faut que les besoins de l'industrie allemande soient bien grands pour que M. Laval soit encore saisi d'une demande — ô politesse des formules ! — tendant à obtenir pour l'Allemagne le renfort de 350.000 ouvriers français. Les autorités occupantes ont ici beau jeu en vérité. A l'heure où MM. Mussolini et Serrano Suner se concertent au sujet de leurs revendications territoriales, il est clair que le gouvernement de Vichy n'est que trop porté à recourir à l'intervention du Reich. La France se trouve dans une situation analogue, « mutatis mutandis », à celle de la Roumanie et de la Hongrie qui, pour régler leurs différends, se voient imposer l'arbitrage allemand. Au surplus, l'accord de Montoire donne au Führer une arme dont il se sert aujourd'hui fort bien. Montoire (octobre 1940) mesurait en effet la bonne volonté de la France à la « collaboration », au degré auquel elle aiderait au bon fonctionnement de l'industrie de guerre allemande. Que faut-il pour faire marcher des usines, sinon des ouvriers ?

A la défaite, les usines françaises avaient été abandonnées. Les ouvriers avaient fui vers le Sud. Vichy leur ordonna de rentrer chez eux — et les autorités allemandes facilitèrent leur retour. D'autre part, les spécialistes français, prisonniers de guerre en Allemagne, furent relâchés à la condition de reprendre leur travail dans l'industrie française. Deux hommes dirigèrent — du côté français — ce mouvement de retour : Le Hideux, gros industriel du Nord, actuellement contrôleur du travail à Vichy, et Scapini, l'ancien député aveugle, président des anciens combattants de 1914-1918. C'est Le Hideux qui fut surtout le meneur. En avril 1941, il annonçait que 800.000 familles d'ouvriers — qui vivaient précédemment de l'industrie automobile — pourraient de nouveau gagner leur pain. Il pensait, en fait, les affecter à des industries connexes dans les usines de guerre.

Tous les moyens de pression furent employés pour le recrutement des travailleurs, depuis la séduction par le salaire jusqu'à la contrainte policière. M. Eugène Deloncle, ancien chef des Cagoulards et grand maître actuel de la « Légion », fut chargé de cette besogne. Les usines sont remplies de ses agents — « les mouches », les appellent les ouvriers français quand ils les découvrent. Mais rien ne peut venir à bout de l'obstination des gens qui ne veulent pas travailler. Si une grève ouverte entraîne de terribles conséquences pour leurs familles et pour eux-mêmes, la grève perlée, le travail au ralenti, et quand c'est possible le sabotage de ce qui a été fait restent des procédés très efficaces à la disposition des travailleurs.

Qu'il arrive ou n'arrive pas à mobiliser 350.000 ouvriers pour l'industrie du Reich, il y a toujours une chose que M. Laval n'arrivera pas à exiger d'eux : le cœur à la besogne.

> « On peut appeler expérience non pas le fait d'avoir subi des événements, mais la façon dont l'homme se comporte face à ces événements. »
>
> ALDOUS HUXLEY

La Sibérie

ET SA PUISSANCE MILITAIRE

En cas d'agression japonaise — depuis longtemps prévue — les Russes ne seraient pas pris à court en Sibérie. Cette immense province est prête — c'est le moins qu'on puisse dire. Sous le rapport militaire, les Soviets y entretiennent une armée autonome que renforcerait éventuellement un contingent mongol de 100.000 soldats. La Mongolie et l'U.R.S.S. sont en effet liées par un pacte d'assistance mutuelle.

Des steppes incultes qui constituaient son territoire, la Sibérie a fait au cours de ces dix dernières années des champs fertiles et des greniers. Elle a été colonisée par des paysans venus de Russie. Ces derniers ne sont pas seulement de parfaits agriculteurs, mais d'abord des réservistes de l'armée rouge.

Parallèlement à cet effort agricole, les Soviets ont édifié une ligne de fortifications qui va de Vladivostok jusqu'au lac Baïkal. Elle comprend des garages et des hangars souterrains pour des milliers d'avions, des casernes, des réservoirs d'essence, des dépôts de munitions — également souterrains. La frontière extrême-orientale de la Russie est jalonnée de plus de mille fortins bétonnés.

Dans le domaine aérien, les Soviets n'ont rien négligé non plus. Les côtes japonaises et les villes surpeuplées de l'archipel sont à portée de leurs aérodromes. Et ils entourent le Mandchoukouo sur trois côtés.

Pour résoudre enfin le problème des communications qui paralysait l'effort militaire de l'ancien régime, les Soviets ont doublé la voie ferrée qui relie Vladivostok à l'Oural. Un fonctionnaire du ministère japonais de la Guerre a récemment déclaré que la puissance de transport de cette voie a septuplé depuis la guerre russo-japonaise de 1905.

Aujourd'hui, la Sibérie lève et entretient sa propre armée. Elle la nourrit de sa terre. Elle fabrique ses armes, ses munitions et ses avions. Elle répare ses propres bateaux. Elle est devenue une puissance militaire. Il y a quelques années, un Allemand, le général von Bülow, dont le frère fut un chancelier du Reich, donnait un avertissement aux Japonais : « L'aviation russe est à 600 milles de vous, c'est vrai. Mais elle représente pour votre pays une menace plus grande encore que toute la marine des Etats-Unis. » Il est clair que le danger pour le Japon serait doublé si, comme on peut le prévoir avec certitude, la marine des Etats-Unis et l'aviation de l'U.R.S.S. se lignaient dans un commun effort pour sa destruction.

La division bleue

VICTIME DE L'HIVER RUSSE

Pour combattre ceux qu'il appelle les Rouges, Franco a levé des volontaires qu'il a constitués en une « division bleue », destinée au front de Russie. Avant leur départ, ces troupes, qui comptent dix-huit mille hommes, ont défilé dans les rues de Madrid, Séville, Santander, Burgos, etc. Elles portaient des chemises bleues et des bérets rouges — mais lorsqu'elles traversèrent l'Allemagne, on changea ces bérets contre des calots khaki.

La division bleue s'appelle officiellement : « Volontaires pour la lutte contre le bolchevisme ». Ils furent désignés pour cette lutte par le ministère de la Guerre. Les ordres de Madrid précisaient le nombre exact d'officiers et de soldats à prélever dans chaque garnison pour le volontariat dans la division. De belles promesses leur furent faites : les hommes devaient recevoir un supplément de mille pesos par mois à leur solde. On les assurait qu'il n'aurait pas du tout à combattre, et que leur mission se limiterait à faire la police des territoires occupés. Il faut croire que cette mission comportait tout de même quelques risques. La division bleue a déjà perdu 8.000 de ses hommes — tués, blessés, prisonniers ou gelés. C'est sur le trajet de 500 milles qu'elle fit à pied de Suvalki à Vitebsk que tombèrent les premières victimes.

Le recrutement de ces volontaires ne s'est pas fait — tant s'en faut — dans la meilleure société. Il y a parmi eux naturellement des officiers cultivés et des hommes de bonne tenue. Mais les aventuriers, condamnés de droit commun et fortes têtes n'y manquent pas non plus. 35% des soldats ne savent ni lire, ni écrire. Ce ne sont pas ces malheureux qui se battent avec le moins d'ardeur. On leur a bien dit que les Russes ne faisaient aucun quartier : ils luttent, d'abord, pour leur vie.

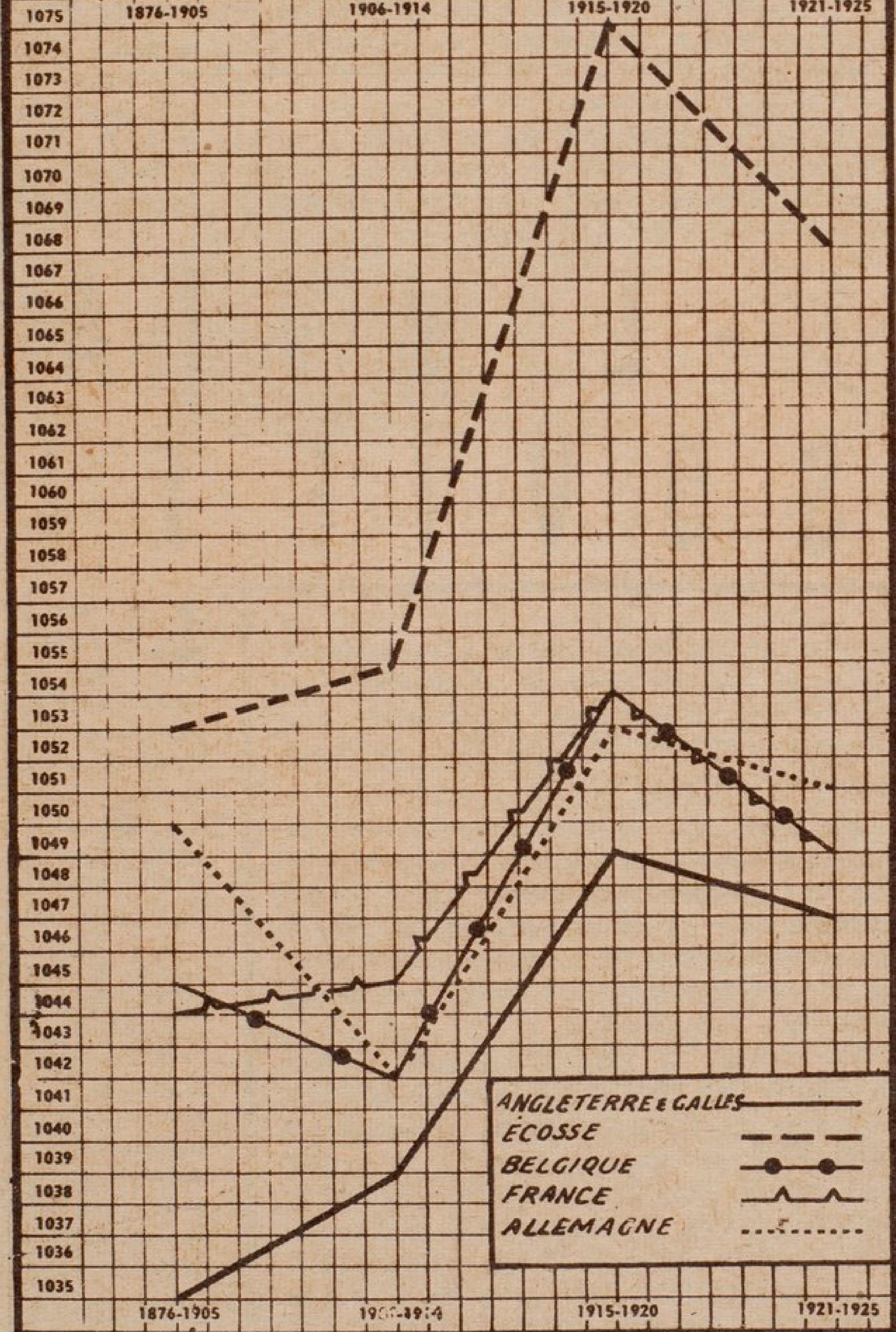
Habitués au climat tempéré de leur pays, les rigueurs de l'hiver russe les ont violemment affectés. Francisco Santa Cruz Pelin, Espagnol prisonnier, subissait un interrogatoire :

— Qu'est-ce qui est plus terrible, lui demandait-on, les bombes ou le froid ?

— Mais le froid, bien sûr, répondit-il.

Les volontaires de la division bleue, si incroyable que cela paraisse, sont arrivés sur le front en tenue d'été : presque en shorts. Ils subirent de ce fait un véritable tourment et les lettres prises sur les prisonniers et sur les cadavres prouvent que leur premier vainqueur sur le sol russe fut simplement l'hiver

En temps de guerre



LES NAISSANCES MASCULINES DÉPASSENT LES NAISSANCES FÉMININES

Le dernier annuaire que les services égyptiens de statistique ont publié n'a pas manqué de provoquer des commentaires : il y a plus de curiosités dans la nature que nous ne le soupçonnerions de prime abord. Un fait, par exemple, qui a frappé les experts de la Metropolitan Life Insurance Cy, société américaine d'assurance sur la vie, c'est qu'en temps de guerre, la proportion des naissances masculines par rapport à celle des naissances féminines est toujours en augmentation. On admet généralement, d'ailleurs, que la race humaine a produit plus d'hommes que de femmes. Mais pour une raison inconnue, la marge de supériorité est bien plus accrue du fait de la guerre. Elle est très sensiblement supérieure à la moyenne.

Si la raison profonde du phénomène échappe aux observateurs, les hypothèses ne manquent pas qui visent à l'expliquer. En voici une.

On sait que plus la femme est avancée en âge, plus ses chances la portent à mettre au monde une fille. Autrement dit, il faut se marier jeune pour « faire un garçon ». Pendant la guerre, les jeunes gens s'en vont. Les vieux garçons qui restent n'épousent, s'ils se marient, que des femmes d'un âge en rapport avec le leur — c'est-à-dire plutôt avancé : en vertu de la règle qui précède, les naissances de filles vont augmenter. Les jeunes gens, démobilisés à la paix, épousent des jeunes filles et refont pencher la balance en faveur des garçons.

Cette théorie serait séduisante, mais elle contredit les chiffres. Si on l'admettait, l'excédent des naissances masculines ne devrait se manifester qu'à la fin de la guerre, une fois les jeunes gens revenus. Or les statistiques démontrent que pendant leur absence les naissances masculines continuent à monter. « Mais, rétorquent les partisans du système, pendant la guerre, il n'y a pas seulement des mariages : n'oubliez pas les naissances illégitimes, les séductions de l'uniforme et le reste, dont les auteurs sont naturellement, de part et d'autre, de jeunes hommes et de jeunes femmes. »

Une autre explication partielle est fournie par les psychologues. Le sexe de l'enfant est déterminé à la conception et c'est une règle que l'enfant appartient au sexe opposé à celui de ses parents qui, physiquement, est le plus fort. Si l'homme est déjà d'âge mûr, la femme n'aura aucune peine à lui donner un enfant de son sexe : c'est-à-dire un garçon. Quoi qu'il en soit, voici ci-dessus les chiffres, calculés par rapport à mille naissances féminines. La naissance des garçons a diminué après la guerre. Mais l'explication reste à trouver.

Une année de guerre EN RUSSIE

22 Juin 1941-21 Juin 1942



Lorsque les Russes avancent, les Allemands abandonnent non seulement leur équipement, mais leurs objets personnels. Un uniforme et une serviette de cuir, bourrée d'argent, laissés sur place par un officier nazi.

STALINE N'A PAS ETE SURPRIS

par l'attaque allemande

Pierre J. Huss, correspondant de l'International News Service, a été mêlé de près pendant plusieurs années aux événements d'Allemagne. Dans cet article que nous résumons du « Cosmopolitan Magazine », il révèle que les plans de Hitler contre la Russie ont pu être connus à temps par les dirigeants de l'U.R.S.S. grâce à une indiscrétion d'un important fonctionnaire nazi.

REUNION DES CHEFS NAZIS

Le 15 décembre 1940, une réunion secrète, à laquelle assistaient tous les bonzes du Reich, fut organisée à la Chancellerie de Berlin. Gœring, Keitel, Gœbbels, Hess et d'autres nazis de première importance, attablés autour d'un tapis vert, attendaient avec impatience l'arrivée du Fuehrer. Ils fixaient le fauteuil présidentiel, au dossier marqué d'une croix gammée blanche et d'un H doré, dans lequel, quelques minutes plus tard, Hitler allait venir s'installer. Tous parlaient à voix basse. Personne n'avait osé allumer une cigarette. On savait que le Chancelier avait le tabac en horreur. Hitler arriva à pas rapides et s'installa dans son fauteuil. La séance était ouverte. Ce qui fut discuté au cours de cette réunion demeura un mystère pour le monde entier. Les services d'information avaient annoncé que les chefs de l'Allemagne devaient se rencontrer pour arrêter des mesures au sujet de la conduite de la guerre. Mais ce genre de discussions était assez bien connu des initiés. Hitler parla. Les autres écoutent. Comme d'habitude, ce jour-là, le Fuehrer parla tout seul : il rappela à ses auditeurs qu'après un peu plus d'une année de guerre, ils étaient les maîtres de l'Europe occidentale. Il y avait, de plus, une forte probabilité que dans les six mois suivants l'Angleterre aurait plié ou, pour le moins, demandé un compromis. Alors l'Amérique, dit le Fuehrer, n'aurait plus d'autre alternative que de se cantonner dans son hémisphère.

Le peuple allemand, ajouta Hitler, était prêt à combattre contre le monde entier, s'il le fallait, au cours de cette guerre, mais jamais il n'accepterait d'être entraîné dans un autre conflit. Puis le Chancelier lâcha sa bombe :

— La Russie bolchevique est notre mortelle ennemie ; Staline sait aussi bien que nous que l'Europe est trop petite pour nos deux puissances. La paix européenne ne pourra être assurée qu'avec la destruction de l'U.R.S.S. L'Angleterre peut attendre. Il se peut même que le jour où nous attaquerons la Russie, l'Empire britannique vienne se ranger à nos côtés. Cette guerre-là sera populaire dans le monde entier, assura Hitler, et elle nous conduira à notre but final.

Les hommes qui entendirent le discours de Hitler quittèrent la séance avec un air grave. Ils étaient détenteurs d'un secret bien lourd. Mais Rudolf Hess, plus que tous, savourait son triomphe. Finalement, son parti allait combattre l'ennemi tant haï. Et le Fuehrer lui-même avait prédit l'alliance possible de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne en vue de cette croisade. Cette union des deux grandes puissances occidentales européennes contre les « barbares asiatiques » hanta pendant longtemps l'esprit enflammé du second fuehrer. Six mois plus tard, les journaux annoncèrent sa fuite sensationnelle en Ecosse...

LE SECRET TRANSPIRE

Mais ce n'est pas l'affaire Hess qui divulgua le secret des intentions allemandes à l'égard de la Russie. Cinq

mois après la fuite de Rudolf Hess, la Cour Populaire, tribunal de répression nazi, jugeait l'homme responsable d'avoir trahi les desseins du gouvernement du Reich. L'audience du 17 octobre 1941 du Tribunal Populaire fut sensationnelle et se prolongea fort tard dans la nuit.

Au banc des accusés était assis un petit homme blond. C'était le truculent et populaire docteur Karl Boemer, « dirigeant ministériel », ami de l'Amérique et particulièrement des correspondants américains à Berlin. Sa connaissance des affaires américaines lui avait valu un poste de première grandeur auprès du ministère de la Propagande. Gœbbels était son chef, mais le ministre de la Presse, Otto Dietrich, était son patron. Gœbbels et Dietrich étaient des ennemis mortels. Boemer leur fit faire la paix.

Dès 1936, il avait réussi à convaincre Hitler que l'Allemagne ne devait à aucun prix provoquer la guerre contre les Etats-Unis. Aux yeux de tous les hauts personnages du Reich, Boemer était l'homme qui avait amené le Fuehrer à considérer sous l'angle le moins agressif la question des relations entre le Reich et le gouvernement fédéral.

Mais en 1941, la situation avait évolué. Boemer ne pouvait pas savoir que son Fuehrer était en train de monter un complot avec le Japon, dirigé justement contre la grande république nord-américaine. Son étoile pâlissait. Quelque temps plus tard, il fournit lui-même inconsciemment l'occasion à ses ennemis de se débarrasser de lui.

Le soir du 5 mai 1941, quelques jours après la fuite de Hess, Rosemberg invita Boemer à assister à une importante conférence. Au cours de la réunion, il lui dévoila les plans que le Fuehrer avait arrêtés au sujet de la Russie et lui dit que Hitler l'avait nommé « Dictateur de toutes les Russies ». Ainsi, Boemer apprit que le destin de la Russie avait été scellé. Le soir du même jour, au cours d'une réception à la légation de Bulgarie, Boemer, qui était sous l'effet de la boisson, se laissa aller à des déclarations compromettantes. Les indiscrets le pressaient de questions :

— Ach. Herr Boemer, vous autres grands hommes savez tant de choses, murmura un curieux avec un air suave. Mais on raconte que vous n'en savez pas plus long que le commun des mortels au sujet de l'U.R.S.S.

— Je sais tout, éclata Boemer. Dans exactement deux mois, notre cher Rosenberg sera le maître de toutes les Russies et Staline sera mort. Nous écraserons les Russes plus vite que nous n'avons écrasé les Français. Nous montrerons à ces bolcheviks qui doit diriger le monde. Hitler est le maître de l'Europe, et non pas Staline.

Les officiels présents, choqués, essayèrent de faire taire le bavard imprudent. Il se précipita à travers les salons et annonça à cor et à cri qu'il allait devenir secrétaire d'Etat.

Les chancelleries de toute l'Europe apprirent l'incident. Il n'y a aucun doute qu'à partir de cet instant, Staline se mit à l'œuvre et que, jour et nuit, il travailla à la mise sur pied de résistance de son immense pays. L'armée rouge, jour après jour, alla occuper des positions stratégiques tout au long de la frontière occidentale.

Le lendemain de l'incident, à la Wilhelmstrasse, Gœbbels essaya de sauver Boemer. En toute hâte, il dicta une lettre adressée à Hitler, dans laquelle il informait le maître que Boemer avait été surmené de travail, et qu'il avait commis une gaffe sans aucune mauvaise intention. Hitler reçut la lettre en même temps qu'un rapport détaillé de la Gestapo. Il entra dans une rage folle. Une heure plus tard, Boemer était arrêté et conduit au quartier général de la Gestapo en qualité de prisonnier personnel de Hitler. En octobre, il passa en jugement. Dietrich et Gœbbels plaidèrent chaleureusement pour lui. Il s'en tira avec deux années d'incarcération. Lorsque les portes de la prison Moabit se refermèrent sur Boemer, les correspondants américains comprirent que le moment était venu pour eux de plier bagage.

LE GRAND BLUFF

Alors que Hitler et ses lieutenants essayaient par n'importe quel moyen d'étouffer l'affaire Boemer, un homme, installé dans la grande pièce du Kremlin, devait « rire dans sa barbe ». Staline avait roulé Hitler et il le savait. Il avait réussi un exploit unique dans l'histoire du monde et la campagne de l'hiver de 1941 allait le démontrer.

Dès décembre 1940, Hitler avait commencé à jouer sa petite comédie habituelle en vue d'endormir complètement la méfiance de l'ennemi qu'il comptait frapper par surprise. Sans arrêt, il envoyait des missions militaires et techniques à Moscou ; il avait signé des traités de commerce, livré des machines, des produits manufacturés contre des céréales. Il avait accueilli avec scepticisme tous les rapports qui lui parvenaient au sujet du sabotage systématique appliqué par les Russes dans la livraison des fournitures à l'Allemagne. Depuis 1939 jusqu'en 1941, les gouvernants russes et allemands avaient vécu dans un accord complet. Les Japonais et les Italiens regardaient Berlin avec inquiétude et se demandaient ce qui se passait.

Pendant que la comédie continuait, les Allemands, qui étaient installés à proximité de la frontière orientale de la Prusse, étaient priés d'aller occuper d'autres résidences spécialement aménagées pour eux à l'intérieur. Je me rappelle parfaitement une petite femme qui vint à Berlin pour rendre visite à des parents, et qui pleurait parce qu'on l'avait obligée de quitter, séance tenante, sa maison et ses terres situées en Prusse-Orientale.

A plus d'une reprise j'entendis des rumeurs significatives. On raconta que Hitler avait chargé Fritz Todt d'élever tout au long de la frontière de l'Est un réseau de fortifications aussi solide que la ligne Siegfried. Des centaines et des milliers de travailleurs furent dirigés vers l'Est par trains spéciaux. Un correspondant américain fut prié de vider les lieux parce qu'il avait transmis à son journal un article dans lequel il disait que l'amitié entre Hitler et Staline n'était pas exempte de malentendus.

Mais Hitler s'inquiétait très peu de la répercussion que de pareilles mesures pouvaient avoir auprès du Kremlin. Les rapports de la cinquième colonne et de son service de renseignements disaient que l'armée rouge fondrait comme neige dès le premier choc des divisions blindées allemandes. Six semaines de guerre et Staline serait renversé, la Russie agenouillée aux pieds de son vainqueur. Le commandement soviétique, affaibli par les purges de sang répétées, n'était pas capable de tenir le coup.

— En fait, déclara solennellement un diplomate des Balkans à Hitler, les cercles militaires russes en ont assez de Staline et rêvent d'une défaite militaire russe provoquée par les Allemands pour s'en servir comme occasion de se débarrasser de lui et de son régime.

Si Hitler conservait encore quelques bribes de scepticisme, la piteuse démonstration des armées soviétiques en Finlande devait les dissiper. Les officiers allemands qui furent délégués par le haut commandement pour suivre, du côté russe, les différentes phases de cette campagne revinrent avec des jugements méprisants et définitifs au sujet de la valeur de l'armée rouge. Les soldats de Staline n'étaient que des recrues maladroites et mal équipées.

Hitler réunit son conseil, et lorsque les Russes occupèrent les Etats baltes, il donna des ordres stricts afin d'arrêter le flot de protestations et de critiques qui s'élevait autour de lui. Il arriva même à faire taire l'indignation publique que la guerre de Finlande avait soulevée en Allemagne. Les Finlandais étaient très aimés dans le Reich. Mais dans l'intimité des chefs nazis, c'était une autre attitude qui prévalait. Chaque échec soviétique était célébré au champagne.

Hitler lisait attentivement tous les rapports qui parvenaient sur les opérations en Finlande. Il en tira la conclusion suivante : l'armée rouge était le colosse aux pieds d'argile.

LE JEU PREND FIN

Pendant ce temps, Staline mettait au point, dans son pays, une industrie de guerre qui compte parmi les plus puissantes du monde. En 1938, il est certain que les Russes ne montrèrent à Lindbergh que ce qu'ils voulurent. Lorsque Staline donna l'ordre à l'armée rouge d'occuper une partie de la Pologne, il spécifia à son état-major que seules des recrues de second ordre devaient prendre part à cette opération. Mais nous autres correspondants, établis à Berlin, ne pouvions savoir cela. Autour de nous, les officiels se donnaient un mal infini, pour nous convaincre que Staline et Hitler étaient les meilleurs amis du monde.

Un jour, une interminable colonne de Panzers dévala à travers les rues de Berlin. C'étaient des monstres à forme inusitée. Ils ne ressemblaient en rien à ceux employés en France, en Belgique et dans les Pays-Bas. Je notai ce détail dans ma mémoire.

Le samedi 21 juin 1941, nous fûmes invités à une fête qui se tenait au club politique de Paul Schmidt. J'avais un pressentiment que la nuit ne se serait pas passée sans l'intervention d'un événement grave. L'expérience et l'intuition me disaient que Hitler était prêt pour sa prochaine initiative. A la soirée assistaient trois correspondants de l'Agence Tass qui me regardèrent d'un air significatif. A minuit tapant, ils furent convoqués à l'étage supérieur. La Gestapo les attendait. Ils le savaient. Je me retournai vers mon ami Emil Rasche, du ministère des Affaires Etrangères, et lui dis que je rentrais à l'hôtel pour me reposer. Il cligna de l'œil et me dit : « Ya. Je vous téléphonerai chez vous aussitôt que quelque chose se produira. » Le téléphone sonna à 3 heures 20 du matin du 22 juin. Rasche me convoquait pour une conférence spéciale qui devait se tenir à 6 heures du matin. Je remerciai mon informateur et raccrochai. Staline et Hitler avaient fini de jouer. C'était la guerre.

“Nous avons

Le 22 juin 1941, la Wehrmacht déclenchait l'attaque « éclair » contre l'U.R.S.S. L'artillerie allemande ouvrit le feu de toutes ses pièces. Les divisions mécanisées de Guderian démarrèrent vers l'Est dans un fracas de métal et un tonnerre de feu. Les bombardiers de la Luftwaffe allèrent semer la mort à travers l'Ukraine, la Crimée, la Lithuanie. L'immense machine de guerre allemande s'était mise en mouvement à 4 heures du matin.

A 5 heures 30, le comte von Der Schulenberg, ambassadeur de Hitler à Moscou, frappait à la porte du Commissaire des Affaires Etrangères Molotov, pour l'informer que le tour de la Russie était venu.

Une fois de plus, la formule désormais classique de la blitzkrieg allait être appliquée. La force de la première attaque fut terrible. L'opération avait été préparée jusque dans ses moindres détails, et répétée à plus d'une reprise. Le premier coup devait rejeter l'armée rouge en arrière, à moitié ébranlée. Pas une seconde de trêve ne devait être accordée aux combattants russes. Et au bout de quelques semaines, disaient les dirigeants de Berlin, le coup final aurait été porté.

Les armées soviétiques de couverture qui gardaient les frontières durent opérer une retraite précipitée. Les divisions nazies s'enfoncèrent profondément en territoire russe. Les communiqués de guerre de Berlin étaient lyriques. La grandeur et la super-célérité de cette victoire allaient étonner le monde. C'était la blitz des blitz, le chef-d'œuvre de la Wehrmacht.

Soudain, la machine nazie commença à fonctionner au ralenti.

Le mot « éclair » disparut des communiqués allemands. Au lieu des cris de victoire, c'étaient des recommandations, des avertissements que le commandement lançait à ses soldats.

Les « Russes décadents » devinrent « l'ennemi le plus terrible ». L'armée rouge, l'aviation rouge, que les prétentions du commandement nazi avaient détruites inexorablement dès les premières semaines de la guerre, combattaient toujours, disputant pas à pas le terrain aux envahisseurs.

« Qu'arrive-t-il ? se demandèrent anxieusement les habitants du Reich. Où en sont nos terribles panzers ? Et notre Luftwaffe invincible ? Et notre cinquième colonne ? Où est donc la faiblesse des forces soviétiques ? Où est donc la révolution contre Staline que Hitler nous avait promise ? Où est donc l'appui des autres grandes nations, qui devaient nous venir en aide pour notre « croisade contre le bolchevisme » ? »

Le peuple allemand dut se rendre à une triste réalité. Il avait été entraîné dans une guerre sans fin, contre un ennemi formidable, capable de rendre coup pour coup à son armée qui s'était pourtant promenée à travers l'Europe occidentale.

Et un jour, Hitler, le Führer en personne, apparut devant son peuple la tête basse. Il fut obligé de prononcer ces mots fatidiques : « Nous avons commis une erreur ; nous ne savions pas que la préparation militaire de la Russie contre l'Allemagne avait été tellement formidable... »

1-L'AVIATION SOVIETIQUE

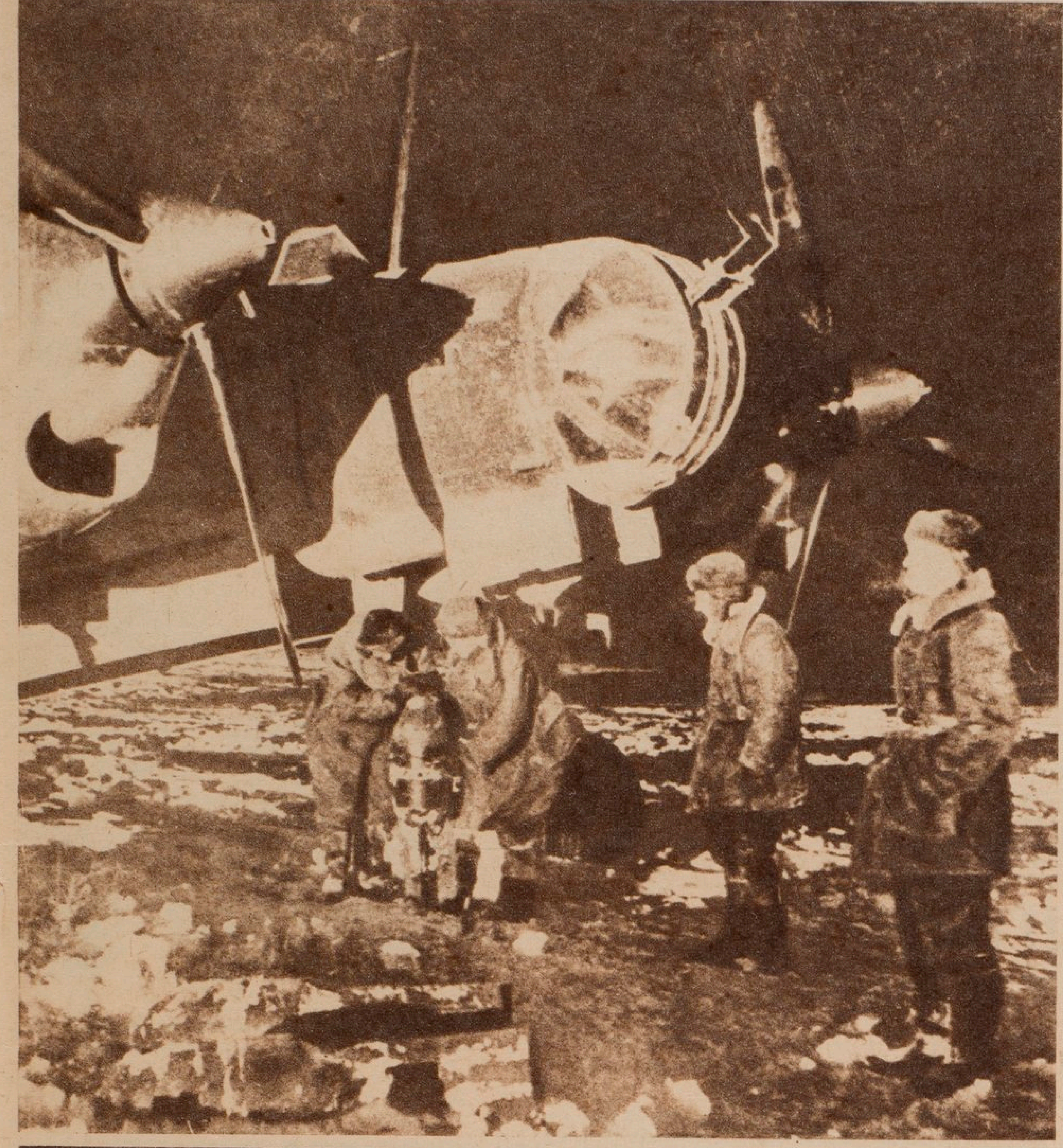
La Pologne, les Pays-Bas, la Belgique, la France, la Yougoslavie, la Grèce ont connu l'ombre terrible et gigantesque de la Luftwaffe qui obscurcissait leurs cieux. Maîtres incontestés des airs, les avions de Gœring ont pavé aux tanks et aux effectifs terrestres nazis la voie du succès. L'aviation permit à l'Allemagne de conclure ses campagnes au bout de quelques jours de combats, évitant ainsi les désagréments de la guerre d'usure.

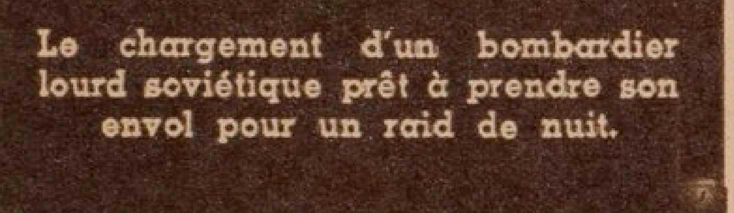
Il y a un an, la Luftwaffe franchissait en rafales la frontière soviétique et volait à l'assaut de l'immensité russe. « Invasion-éclair », proclamaient, optimistes, les stratèges de la Wilhelmstrasse. Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent, et en même temps grandit le désappointement des nazis. Pour la première fois dans l'histoire de ce conflit, la terrible machine volante du Führer s'était butée contre une machine non moins terrible : l'aviation rouge.

Les pilotes russes tinrent tête à leurs adversaires allemands. L'état-major de la Luftwaffe commença à se rendre compte qu'il ne pouvait plus être question de balayer d'un seul coup d'aile la totalité des forces aériennes de l'U.R.S.S. Il décida de changer de tactique. L'attaque frontale et générale fut abandonnée en faveur de tentatives effectuées à l'aide d'effectifs spécialement réunis contre certaines régions. Pendant plusieurs semaines, les nazis frappèrent successivement çà et là, dans l'espoir de semer la panique dans tous les secteurs tenus par leurs adversaires. Les aviateurs des Soviets se montrèrent encore plus forts à ce jeu.

Au cours du premier mois de guerre, une escadrille composée de huit Junkers 88, escortée par deux Messerschmitts, survola un aérodrome soviétique sur lequel étaient posés quelques avions de combat. Un seul appa-

commis une ERREUR" - Hitler





Le chargement d'un bombardier lourd soviétique prêt à prendre son envol pour un raid de nuit.



Un raid vient d'être effectué contre les positions de l'ennemi. Le commandant de l'équipage, en pleine nuit, fait un rapport du raid.

reil, piloté par le sergent-major Totmin, décolla et fila à la rencontre de l'ennemi. Quelques secondes plus tard, un Junker s'écrasait en flammes. Les autres avions virèrent de bord et s'éloignèrent, escortés par un des ME, alors que l'autre engageait le combat. Les deux appareils foncèrent l'un sur l'autre. L'Allemand perdit son sang-froid. Il fit cabrer son avion, perdit le contrôle des commandes et fut précipité vers le sol. Le Russe, que sa folle manœuvre avait fait piquer également vers la terre, parvint, alors qu'il se trouvait à une altitude de 50 mètres, à sauter en parachute. Il atterrit sain et sauf à quelques mètres des débris de l'appareil ennemi.

Un autre jour, au-dessus de Moscou, un avion ennemi fut signalé à haute altitude. Il était six heures de l'après-midi. Le lieutenant Demenchuk reçut l'ordre d'aller combattre l'ennemi. Il décolla, prit une hauteur supérieure à celle du nazi et l'abattit du premier coup. Pendant l'engagement, un Heinkel 111 était intervenu. Quoique n'ayant plus de munitions, Demenchuk accepta le combat. Il reçut une balle dans la poitrine. Rassemblant toute son énergie, il réussit à entrer en collision avec l'appareil allemand qui fut réduit en pièces.

Les aviateurs de Hitler, au fur et à mesure que les opérations se prolongeaient, durent se rendre à une bien triste réalité. Car non seulement les hommes qui leur étaient opposés étaient des héros et des techniciens de première force, mais le matériel volant que l'U.R.S.S. mettait en ligne était de loin supérieur à ce que les observateurs de Berlin avaient pu voir en Finlande.

L'avion de combat I-18 possède une vitesse supérieure à 600 kilomètres à l'heure et son armement comporte un canon et plusieurs mitrailleuses. Il est au moins égal en puissance et en maniabilité au Spitfire et, à l'instar de l'appareil britannique, il inflige journellement de lourdes pertes à la Luftwaffe. Les canons installés dans les avions de combat soviétiques sont ultra-puissants ; ils envoient de lourds boulets qui traversent la carapace des tanks allemands. De plus, le bombardier en piqué «Stormovick», dont lord Beaverbrook fut enthousiasmé lors de son voyage à Moscou, est chargé d'un projectile que les Allemands appellent « une torpille folle ». Cette appellation induit forcément en erreur, vu qu'il n'existe pas de torpille aérienne, si par ce terme on veut désigner un projectile propulsé par un moteur propre. La radio de Moscou a annoncé que l'aviation soviétique emploie maintenant des bombes, lesquelles, après avoir percé l'armure des tanks, explosent à l'intérieur et font éclater les chars blindés.

L'aviation de l'armée rouge possède un type d'avion à six moteurs, le L-760, qui a seulement quelques centimètres d'envergure de moins que le plus grand avion du monde. Employé en tant que bombardier, le L-760 porte un équipage de 10 hommes, possède un rayon d'action de 1.864 milles et une vitesse de croisière de 300 kilomètres-heure. La charge utile en explosifs n'a pas été révélée, mais l'on sait que, lorsqu'il est employé comme transport, cet appareil géant peut transporter plus de 64 hommes. On peut dès lors calculer que la charge de bombes du L-760 est très élevée.

Finalement, le terrible nouveau bombardier soviétique TB-6 a fait récemment son apparition sur le front. C'est un monoplan quadrimoteur développant une puissance totale de 5.000 chevaux. Sa vitesse de croisière atteint 460 kilomètres-heure. Il possède un rayon d'action de 2.200 kilomètres et peut transporter un poids de bombes atteignant deux tonnes.

2 - LES PARACHUTISTES

Il n'était que naturel que le gouvernement soviétique, obligé de garder les frontières les plus longues d'Europe, eût recours aux armées de parachutistes, la force la plus mobile que la science militaire moderne connaisse. Il y a seulement quelques années, les milieux militaires allemands tournaient en ridicule les parades effectuées en Russie, auxquelles prenaient part des formations de parachutistes.

Sans se laisser impressionner par les moqueries nazies, les gouvernants soviétiques persévérèrent dans l'entraînement de leurs effectifs spécialisés. Berlin finit par être impressionné. Et en avril 1939, à l'occasion de l'anniversaire de Hitler, pour la première fois un effectif de parachutistes allemands parada en public. Depuis, les nazis ont été les élèves des stratèges de Moscou.

En attaquant l'Union Soviétique, les nazis ont secoué un véritable nid à guêpes. En 1939, un million de citoyens soviétiques enthousiastes effectuèrent des descentes en parachute. Les années suivantes, ce chiffre ne fit que croître. Il ne faut donc pas être surpris lorsque l'on apprend que, derrière les lignes allemandes, les parachutistes soviétiques, aidés par les guerilleros, font des ravages.

Récemment, un bataillon de parachutistes reçut ses ordres pour la nuit : il devait partir pour une mission ordinaire. Chaque compagnie reçut des instructions précises concernant l'heure et l'endroit du ralliement, au delà des lignes ennemies.

Quelques heures plus tard, le bataillon au complet descendait dans une forêt. Pendant la journée, des avions de reconnaissance avaient signalé un mouvement de tanks, d'autos blindées et d'un escadron de cavalerie ennemis, vers un village. Les parachutistes prirent leurs positions des deux côtés de la route. Ils étaient munis d'une grande quantité d'explosifs. Chaque compagnie possédait ses propres moyens de communication.

Au lieu de lancer des patrouilles de reconnaissance sur les abords de la forêt, les cavaliers allemands se tinrent prudemment sur la route ; ils avaient déjà subi la triste expérience des forêts en plus d'une occasion. Les combattants soviétiques laissèrent passer l'avant-garde, puis ils minèrent la route à la hâte, avant l'arrivée du gros des effectifs allemands.

La colonne nazie était précédée de tanks, suivis par des chars armés et des fantassins. Soudain, un tank sauta en l'air et retomba sur le flanc. Il avait touché une mine. Les véhicules qui suivaient ne purent empêcher un embouteillage et plusieurs collisions. Alors, des deux côtés de la route, surgirent comme des diables les parachutistes russes. Ils lancèrent des paquets de grenades, incendièrent les chars à l'aide de bouteilles de pétrole. Les Allemands furent affolés. Les fantassins sautèrent à bas de leurs camions et commencèrent à tirer au hasard. La nuit était sinistrement illuminée par les flammes qui montaient des véhicules ennemis. Lorsque le combat se termina, des centaines de cadavres jonchaient les abords de la route.

Mais la mission des parachutistes n'était pas à son terme. Ils rencontrèrent un groupe de guerilleros qui leur apprirent que les Allemands concentraient des troupes dans un village avoisinant. Des reconnaissances effectuées par les parachutistes confirmèrent cette information. Dans le village étaient installés un poste de commandement, un détachement de chars, de motocyclistes et une compagnie d'infanterie. Les Russes décidèrent d'effectuer un raid contre le village. Les Allemands étaient loin de s'attendre à une attaque quelconque, car ils se trouvaient loin derrière la ligne du front. Les guerilleros allèrent en avant, avec la mission de liquider les sentinelles qui gardaient la grand'route et le poste de commandement. Dès les premiers coups de fusils, les nazis coururent hors des maisons, tirant à gauche et à droite, se sentant en danger sans toutefois réaliser ce qui se passait. Ils essayèrent d'esquisser un semblant de retraite. Ils trouvèrent sur leur chemin les parachutistes qui les accueillirent par une volée serrée de balles.

D'autres Russes, pendant ce temps, se chargeaient de mettre les tanks hors d'action. Une explosion géante, qui fit voler en l'air un char blindé ennemi, acheva de transformer la perplexité des nazis en panique. Ils commencèrent à courir sans but à travers les rues du village, déchargeant leurs armes dans l'obscurité. Rares sont ceux qui purent échapper au tir meurtrier des parachutistes soviétiques.

Un détachement avait également fait irruption dans le poste de commandement, tué ses occupants et raflé tout le matériel et les documents qui s'y trouvaient.

Finalement, les Rouges se retirèrent. Ils emportaient des prisonniers, plusieurs automobiles et une mitrailleuse de gros calibre. Parmi les captifs, il y avait un officier supérieur nazi commandant une section d'artillerie.

Pendant dix-huit jours, les parachutistes russes battirent les bois, harassant l'ennemi. Leur tournée sur l'arrière des lignes allemandes coûta à Hitler 500 tués. Ils détruisirent en outre 23 chars blindés, 6 tanks, 34 motocyclettes, 80 camions et une quantité d'autres armes légères.

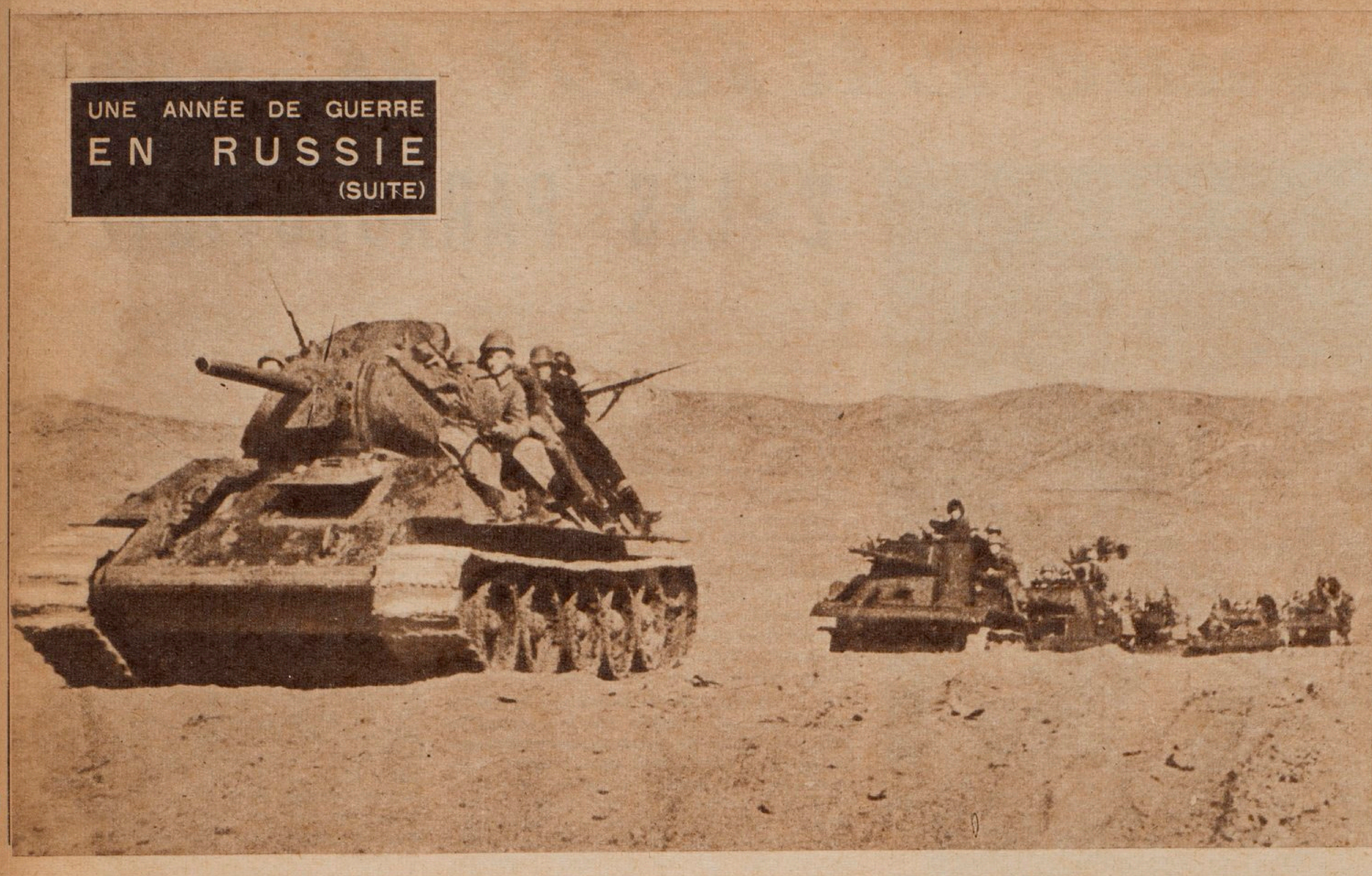
Des opérations semblables ont lieu presque journellement, et les nazis sont toujours dans la crainte de voir le terrible ennemi surgir sur leurs arrières.

Mais la force des parachutistes russes n'a pas été organisée uniquement en vue de la guérilla et de la défense. Ces fantassins du ciel ont été entraînés spécialement en vue de l'attaque. Et le jour où le commandement soviétique jugera opportun de déclencher la grande offensive, les centaines de milliers de parachutistes russes seront prêts à poursuivre l'action en vue de laquelle ils se préparent depuis des années.



Le rang des parachutistes grossit tous les jours dans l'armée soviétique et leurs exploits sèment chez l'adversaire la panique et la désorganisation. Voici un groupe de parachutistes assemblés en bon ordre et prêts à prendre place dans leurs appareils.

UNE ANNÉE DE GUERRE
EN RUSSIE
(SUITE)



Une colonne de tanks soviétiques, transportant des fantassins en route pour le front.



Un destroyer russe lance des bombes explosives destinées aux sous-marins en-

3 - LES TANKS RUSSES

L'histoire du 39e corps blindé allemand met particulièrement en relief la puissance des tanks soviétiques et l'efficacité des tactiques développées par les combattants de l'armée rouge. La formation nazie en question comprenait plusieurs régiments de tanks, deux divisions motorisées, huit régiments d'infanterie motorisée, cinq régiments d'artillerie, quatre bataillons de motocyclistes et de nombreuses unités anti-tanks. Opérant sur un flanc d'une force attaquante, le 39e corps blindé devait frapper dans une direction déterminée et faire irruption à travers les lignes russes ; des parachutistes devaient opérer en liaison avec le corps, c'est-à-dire assurer la désorganisation de toute la région avoisinante du champ de bataille. Du Sud, une autre colonne blindée allemande menait une attaque simultanée : les deux contingents devaient opérer une jonction en un point préétabli. L'objectif final de toute l'action était d'isoler complètement un corps d'armée russe.

Les équipages des tanks nazis étaient habitués aux avances, en grand style, effectuées très rapidement. Jusqu'alors, des adversaires pauvrement armés n'avaient pu opposer qu'une résistance relativement faible à la masse de fer qui marchait inexorablement sur eux. Il n'y avait aucune raison apparente pour que cette fois-ci les événements se fussent déroulés autrement. Mais voici que dès le commencement de l'attaque, les nazis trouvent une opposition très dure, qui ralentit considérablement leur marche. Bientôt, la cadence baisse encore. Le commandant du 39e corps reçoit l'ordre d'avancer plus rapidement, à n'importe quel prix. La nervosité du haut commandement commence à se communiquer aux combattants. Devant la résistance accrue de l'armée rouge, les tanks doivent modifier leur route, prendre des détours. Toute l'armée qui suit les véhicules blindés perd contact. Néanmoins, les ordres de maintenir l'avance continuent à affluer. La confusion grandit, disloque l'ordre impeccable des éléments cuirassés ; la colonne titube, se rompt par endroits, se désagrège.

Mais, quand même, les tanks nazis continuent leur mouvement qui enveloppe les Russes par le nord. Les généraux peuvent jubiler. Le rouleau compresseur fonctionne toujours. Ce n'est pas aussi facile que dans l'ouest, mais tout semble marcher à souhait.

Mais, soudain, une vision d'enfer se dresse devant les yeux écarquillés des conducteurs. Des dizaines, des centaines de gros tanks monstrueux, qu'on dirait jaillis de terre, ont pris possession de la plaine. Mordant la terre de leurs chenilles actionnées fiévreusement, les unités marquées de la faucille et du marteau roulent inexorablement à la rencontre du 39e corps, éjectant du fer et du feu de tous côtés. Puis le bruit assourdissant des titans d'acier est noyé dans un rugissement hallucinant qui vient d'en haut. L'aviation rouge attaque à son tour. Les borbardiers en piqué lâchent leurs bombes. Un marteau géant, manié par une force surnaturelle, fait pleuvoir des coups durs sur les tanks nazis qui se démantèlent, se renversent, s'ouvrent comme des tulipes, s'aplatissent contre le sol qu'ils voulaient conquérir, écrasant leurs équipages.

Pour la première fois, les hommes de Hitler ont subi les horreurs qu'ils avaient l'habitude d'infliger aux autres peuples. Toute cohésion de la machine d'attaque nazie a disparu. Des carcasses fumantes se tordent, douloureuses, sous les coups combinés des chars et des avions soviétiques. 300 tanks ennemis sont détruits. Les pertes en vies humaines sont énormes. Quelques chars, désemparés, essayent de fuir en zigzaguant, conduits par des équipages fous, terrorisés. Le général Schmidt, « l'invincible héros » des campagnes polonaise et française, est tué.

Quelques jours après cette rencontre, le commandement allemand essayait de reformer le 39e corps. Il ne réussit pas à rassembler des éléments suffisants. La formation fut incorporée dans l'infanterie motorisée. Là-bas, dans la plaine russe, pour la première fois, les nazis ont connu l'horreur de la blitzkrieg : trois cents tanks détruits marquent l'endroit de leurs silhouettes tragiques.

L'U.R.S.S. a montré au monde qu'elle a su se préparer pour cette guerre. Dès que les nuages commencèrent à s'amonceler dans le ciel européen, les dirigeants soviétiques se sont mis à l'œuvre en silence, mais avec acharnement.

Le monde entier a entendu parler du plan quinquennal russe, du point de vue économique. Mais personne ne s'est jamais douté qu'il existait un plan quinquennal militaire, dont les détails n'ont jamais transpiré au dehors des frontières de l'U.R.S.S. Maintenant seulement on peut en constater les effets, à travers les flammes qui couvrent les champs de bataille européens. Les Russes disposent aujourd'hui de deux grandes positions défensives sur lesquelles les armées rouges peuvent se replier et mener une guerre de position pendant des années : les monts Ourals et la mystérieuse région qui s'étend derrière la mer Caspienne, au nord du Turkestan. Fort de ces possibilités, l'état-major russe a pu effectuer une préparation soignée de la guerre contre l'Allemagne que tout être sensé, en Russie, voyait poindre à l'horizon. Lorsque Hitler porta ses effectifs de 7 à 21 divisions et puis à 63, dans les régions de la Prusse Orientale, l'état-major russe ne s'inquiéta pas. Mais au moment même où l'Allemagne créa ses divisions blindées, Staline ordonna la construction de tanks en nombre, ainsi que le développement des divisions blindées rouges.

Lorsque la Russie commença la guerre, elle possédait une grande force de tanks. On dit qu'à l'heure actuelle elle construit en nombre des tanks de 100 tonnes possédant une puissance de feu terrible — une arme puissante, de loin supérieure aux tanks les plus perfectionnés que les Français mirent en ligne (une demi-douzaine de chars de 72 tonnes qui terrifièrent les quelques Allemands qui les virent en action). Ces tanks constituent le secret de guerre soviétique n° 1. Le commandement russe en possède, paraît-il, un grand nombre.

Mais ces grosses unités ne sont pas la seule arme blindée dont dispose l'armée rouge. Les Panzers allemandes furent créées, organisées seulement en vue de l'attaque. Les spécialistes nazis ne pouvaient admettre l'éventualité que leurs chars d'assaut pussent se trouver jamais dans l'obligation d'effectuer des opérations de défense. Il s'ensuit que chaque fois qu'une colonne allemande est fortement engagée, ses hommes sont hésitants et perdent leur sang-froid. Ils savent seulement attaquer ; ils n'ont pas appris à se défendre.

La stratégie soviétique, par contre, a été basée aussi bien sur l'attaque que sur la défense. Et les unités qui font partie aujourd'hui de l'armée rouge ont été construites à ce double effet.

De nombreuses automobiles blindées, fortement armées, effectuent continuellement des reconnaissances et soutiennent des combats. Elles sont équipées d'un double train de roues, l'un avec des pneus et l'autre composé de roues de chemin de fer leur permettant de rouler sur des rails.

Les Russes possèdent un modèle spécial de tanks, dits chasseurs, ou destroyers, dont la tâche est de combattre et de neutraliser les forces blindées ennemies.

De plus, des milliers de véhicules affectés aux opérations les plus diverses ont été mis à la disposition des combattants rouges.

Sous le feu des lanceurs de mines allemands, les chars russes avancent sans se soucier des explosions qui éclatent autour d'eux.



Sur le front du sud-ouest, les membres d'équipage de tanks prêtent serment devant leur drapeau avant de se livrer à une attaque contre les lignes ennemies.



nemis patrouillant dans la mer Noire.



Faisant partie de la flotte de la mer Noire, un groupe de fusiliers marins se fraie un passage entre les fortifications ennemies.

4 - LA PUISSANCE NAVALE

L'U.R.S.S. est à juste titre fière de sa flotte magnifique de briseurs de glace qui, en hiver, maintiennent les principaux ports du Nord ouverts à la navigation, de façon à permettre aux convois alliés d'atteindre Mourmansk et Archangel. Cette flotte de brise-glaces soviétiques comprend douze unités, dont quatre au moins sont d'un tonnage supérieur aux 12.000 tonnes, capacité jamais atteinte auparavant par cette catégorie de bateaux. Dans les mers arctiques, Hitler ne possède pas de pareilles unités.

Un secret qui fut jalousement gardé, c'est celui de la flotte russe qui se bat actuellement dans la mer Noire. La flotte soviétique fut organisée par Lénine. Staline a complété la flotte en construisant des unités pouvant servir aussi bien dans la Baltique, dans la mer Noire et dans l'Océan, grâce au réseau des canaux Staline et Volga-Don. Il abandonna la politique des tsars qui consistait à tenir le Bosphore et les Dardanelles. Staline tient compte du fait que ces points stratégiques se trouvent entre les mains d'une puissance amie, la Turquie.

La flotte, qui garde les abords de l'U.R.S.S., comprend, entre autres :

Le « Pariskaya Kommuna », vieux croiseur de bataille de 23.000 tonnes, développant une vitesse de 18 nœuds, armé de 12 canons de 12 pouces, de seize pièces de 4 pouces et 7, de nombreux canons de D.C.A. et des avions.

Le « Staline », porte-avions transportant vingt-deux appareils.

Le « Kyrov » et le « Maxim Gorki », deux croiseurs modernes de 8.800 tonnes filant 35 nœuds, armés de neuf canons de 7,1 pouces, de six pièces de 4 pouces, de pièces antiaériennes et de six tubes lance-torpilles.

Trois croiseurs de construction ancienne puissamment armés.

Huit destroyers de gros tonnage, 2.900 tonnes, filant 40 nœuds.

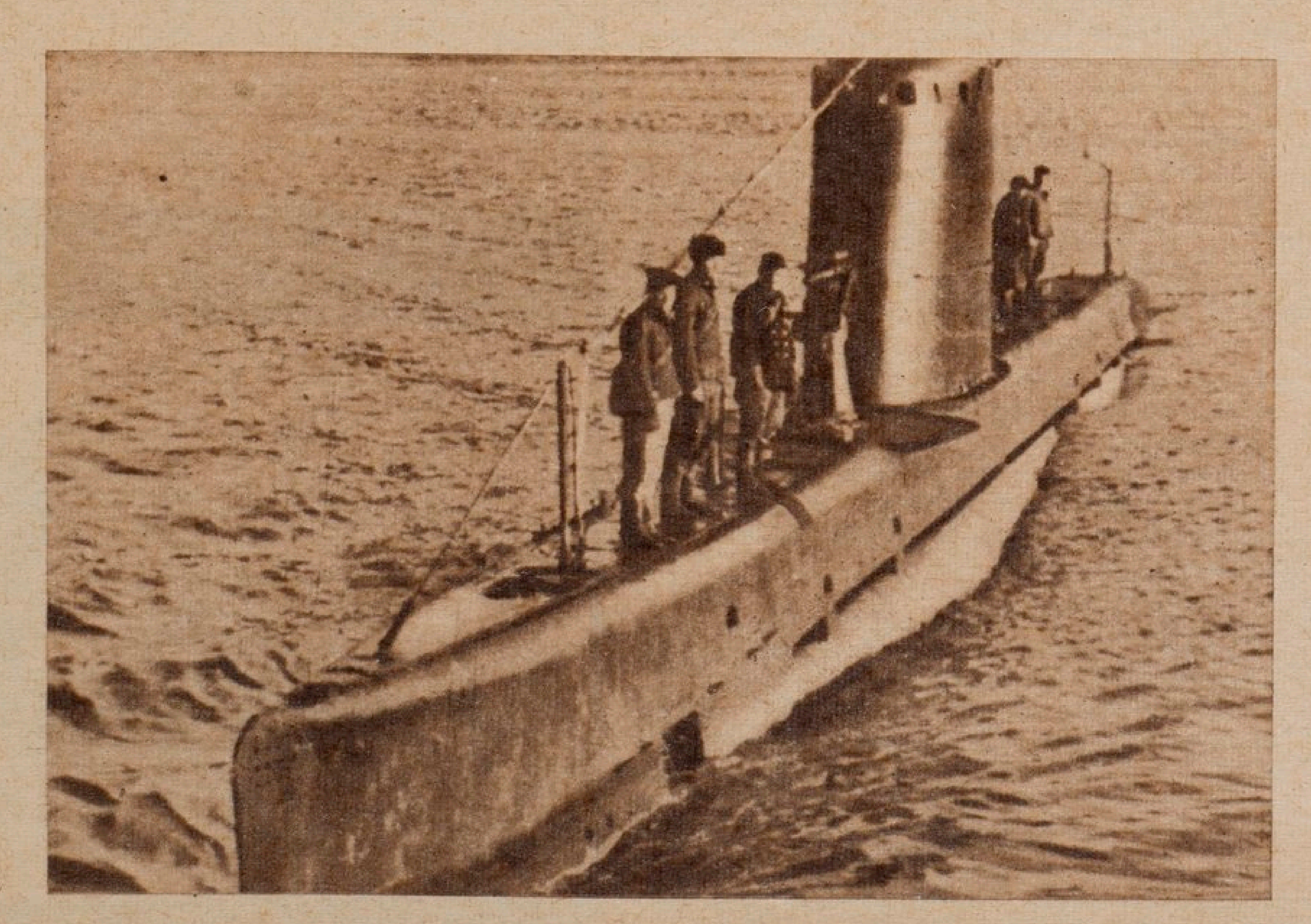
Douze destroyers de 1.800 tonnes, dont la vitesse atteint 37 nœuds.

Quatre vieux destroyers de 1.150 à 1.400 tonnes, vitesse 30 nœuds.

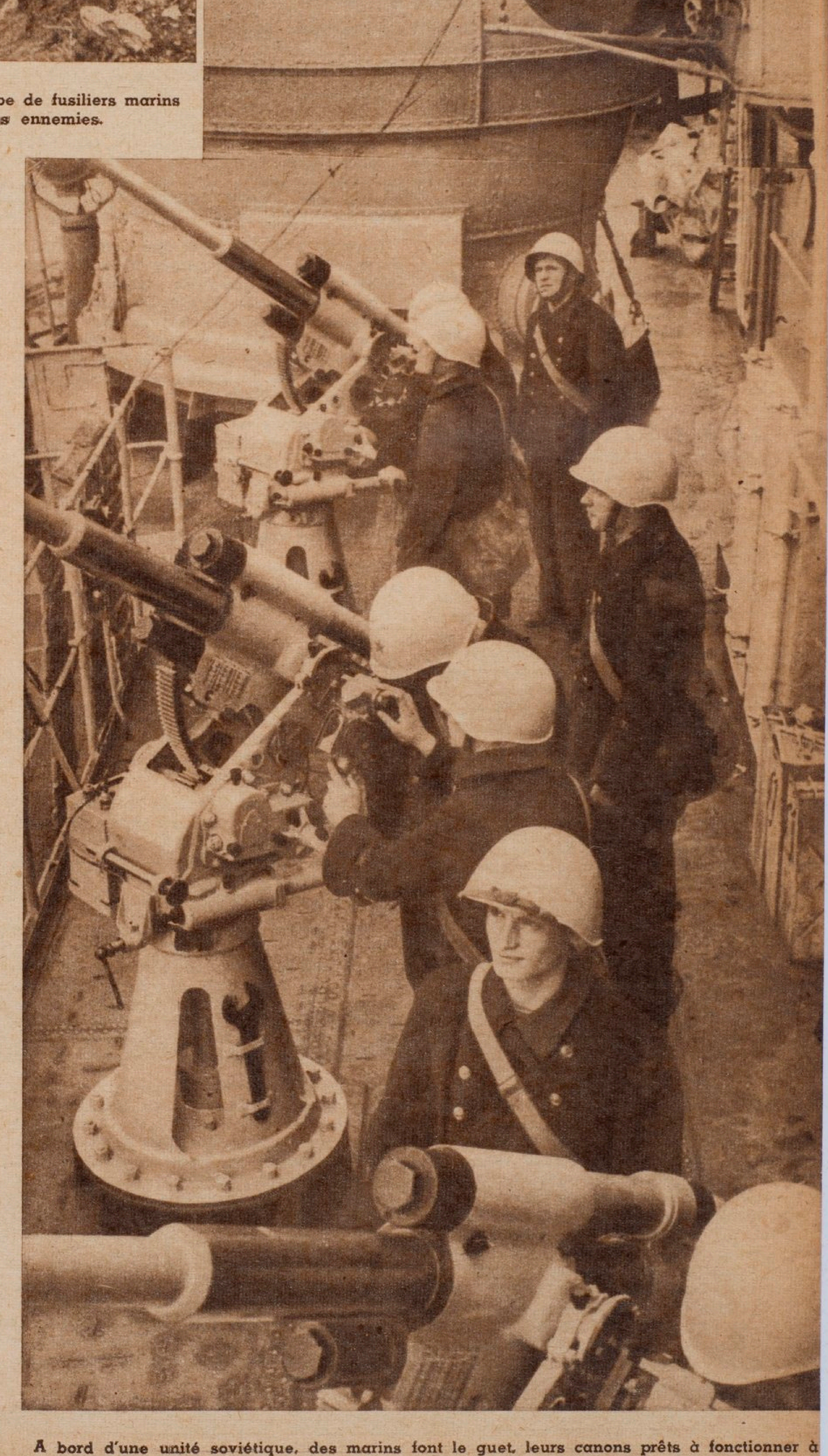
Deux vedettes lance-torpilles de haute mer.

Cinquante sous-marins.

Dans la Baltique, les Russes possèdent encore deux croiseurs de bataille de 23.000 tonnes, six destroyers de 2.900 tonnes, douze de 1.800 tonnes, quinze vieux destroyers et douze vedettes lance-torpilles de haute mer.



Un sous-marin soviétique revient à son port d'attache après avoir effectué une patrouille efficace dans les eaux de la mer Noire.



A bord d'une unité soviétique, des marins font le guet, leurs canons prêts à fonctionner à la moindre alerte.



Au quartier général du front sud-ouest. Le maréchal Timochenko, N. Khrushchev et le colonel Cherevichenko établissent ensemble le plan d'une attaque.



A l'arrière des lignes ennemies, des contingents de soldats russes mènent des opérations utiles.

VERS LE FRONT

Paul Winterton, observateur de la B.B.C. et correspondant de Reuter, se range parmi ceux qui connaissent le plus intimement la Russie soviétique et son peuple. Après avoir publié un très intéressant ouvrage intitulé « Un étudiant en Russie », Winterton a visité pour la quatrième fois l'U.R.S.S. en guerre.

Il a eu ainsi l'occasion de s'entretenir avec des gens du peuple, des soldats de l'armée rouge, des artisans, des ingénieurs.

Le récit que nous publions ci-après est une partie des impressions de voyages écrites par Winterton.

Nous sommes quatre dans un compartiment aux banquettes en bois, que les Russes appellent « compartiment dur » : Ivan Alexeivitch, 28 ans, une mèche folle de cheveux blonds lui tombant sur le front. C'est un ingénieur qui a contribué à la construction de la voie ferrée sur laquelle nous roulons en ce moment. Anna Dmitrievna, qui dirige une organisation de lessive dans une ville perchée là-haut, dans le nord de la Tundra. Pietr Ivanovitch, un employé des chemins de fer, homme d'un certain âge ; il a perdu un bras au cours de l'autre guerre. Moi-même, Pavel, complète la liste du quatuor.

En dépit de la nudité des parois et des sièges, malgré la quantité énorme de bagages qui nous encombrent, nous sommes assez confortablement installés. Il fait assez chaud, l'endroit est plutôt propre, et mes compagnons sont agréables comme seuls savent l'être les Russes en voyage.

Le train vient de s'engager dans une zone exposée aux bombardements aériens. Une certaine animation règne au sein des passagers, et des conversations piquantes, en russe naturellement, s'engagent à travers les couloirs : presque tous les voyageurs dissertent sur le même sujet : savoir si en cas de raid il vaut mieux abandonner le convoi et aller se jeter à plat ventre dans les champs couverts de neige, ou bien demeurer en place et confier sa protection à la solidité des toitures des wagons. La discussion continue jusqu'au moment où le train quitte la zone dangereuse.

Dans l'encadrement des fenêtres, je vois défiler un paysage très beau mais assez monotone : c'est de la neige, encore de la neige, toujours de la neige que les rayons de soleil font briller de mille feux glacés ; des arbres emmitouflés dans leurs fourrures blanches, de temps en temps un petit lac gelé étale sa surface lisse et polie comme une piste de patinage, une série de marais qui tache la blancheur unie du décor, la sombre silhouette d'un voyageur à pied qui ploie sous une charge et suit une piste en s'appuyant sur un bâton, un petit pont qui enjambe un cours d'eau gelé, un amas gigantesque de troncs d'arbres.

Nous dépassons un grand nombre d'agglomérations formées de quelques huttes en bois, dans lesquelles s'ouvrent des fenêtres à doubles volets, et d'où s'élèvent des cheminées en briques. Ce sont de pareilles localités que les communiqués de guerre des Soviets veulent désigner lorsqu'ils mentionnent « des endroits habités ». Dans ces hameaux surgis de la neige règne la délicieuse odeur des feux de bois, que le froid fixe dans l'air. Plusieurs habitations ont leurs fenêtres ornées de bandes de papier gommé ou recouvertes de minces lattes de bois.

Les abris contre les raids aériens sont des espèces de cavernes artificielles creusées dans la terre gelée, étayées de troncs d'arbres et couvertes de plusieurs centimètres de neige. Des enfants s'ébattent, leurs masques à gaz sur l'épaule. Toutes les personnes que j'ai rencontrées ou aperçues au cours de mon voyage étaient très bien vêtues, chapeaux en fourrure, vestons et culottes en gros drap, bottes et gants.

Dans le train, ce sont des conversations continuelles — aucun peuple n'est aussi sociable que le peuple russe. Après une assez longue absence de Russie, je suis particulièrement anxieux de savoir ce que les habitants de l'U.R.S.S. pensent, quelles sont leurs vues et leurs opinions sur la situation en général, sur la guerre, et sur tout autre sujet digne d'intérêt.

Nous recevons de fréquentes visites de voyageurs qui se trouvent dans les compartiments voisins. En quatre jours, je pus m'entretenir à loisir avec trente ou quarante personnes. La plupart du temps, ils parlent et j'écoute. C'est ainsi que je prends un premier contact avec la guerre.

L'un vient de perdre au front deux fils et son gendre. Un autre compte quatre frères en première ligne. Anna Dmitrievna me raconte que son frère cadet, un pilote-aviateur, vient d'être tué en action. Plusieurs manquent de nouvelles de leurs parents combattants. D'autres sont terriblement inquiets au sujet de parents ou d'enfants qui se trouvent dans les villes héroïques récemment assiégées. On parle beaucoup des atrocités innommables auxquelles se livrent les nazis dans les provinces occupées.

Et ces mots qui s'élèvent et transpercent l'atmosphère, ces mots prononcés par des personnes simples, se cristallisent autour de moi et ressuscitent la grande tragédie que le peuple russe supporte avec une bravoure étonnante depuis douze mois.

Tous mes compagnons de route se montrent très curieux au sujet de la Grande-Bretagne. Je suis même étonné de constater combien ils sont au courant de ce qui se passe en Angleterre. Nous parlons longuement de nos expériences respectives des bombardements aériens. On dirait une conversation sur le « bon vieux temps ».

Au fur et à mesure que mes relations avec les Russes deviennent plus familières, je peux me rendre compte que la méfiance envers les Anglais, que tout Russe entretenait et exprimait librement avant la guerre, a complètement disparu. Les longues diatribes contre le « Capitalisme britannique » et l'« Impérialisme britannique » ont complètement cessé.

Pendant les quatre jours qu'a duré le voyage, pas une seule fois je n'ai eu l'occasion de discuter politique avec développement de thèses contradictoires. Aujourd'hui, aux yeux des Russes, la Grande-Bretagne est définitivement classée parmi les nations « non agressives ».

Toutes les personnes que j'ai rencontrées ont parlé en faveur d'une étroite coopération et d'une amitié qui devra continuer entre les deux nations même après la guerre. Les Russes ont beaucoup de considération pour Churchill ; ils lisent tous ses discours, qui sont reproduits **in extenso** à travers le pays ; ils aiment le réalisme du Premier. Un commissaire politique de l'armée rouge appréciait particulièrement le discours prononcé par Churchill après la chute de Singapour. Il me dit que la seconde mention des « larmes et du sang » dénotait une conscience parfaite de la réalité des faits, qualité peu commune chez les chefs de gouvernement.

Les Russes font allusion avec plus de regret que d'amertume aux événements de l'Extrême-Orient. Ils regrettent notre manque de préparation, mais ils nourrissent une confiance entière dans notre capacité de surmonter en définitive toutes les difficultés.

Il n'est pas de citoyen de l'U.R.S.S. qui ne se rende compte de l'importance de l'aide que nous fournissons à son pays. Les Russes constatent que le matériel que nous leur envoyons est de première qualité et qu'ils en reçoivent de grandes quantités. Mais notre contribution à leur défense se manifeste d'une façon encore plus importante par son côté psychologique. Tout en supportant à eux seuls la presque totalité du fardeau de la guerre sur terre, tout en subissant la dure épreuve avec une énergie étonnante, les Russes sont réconfortés par la présence sur les champs de bataille des tanks et des avions anglais et américains : ils sentent ainsi qu'ils ne sont pas seuls à combattre l'ennemi commun. Toutes les personnes avec lesquelles j'ai parlé nous considèrent comme de véritables alliés, mais à plus d'une reprise j'ai entendu parler avec une pointe d'impatience du « second front ».

Malgré la courte durée de mon voyage, j'ai pu me rendre compte de la perfection de l'équipement des soldats de l'armée rouge. Les civils endurent des privations, et souvent des sacrifices, mais l'armée ne manque absolument de rien.

Dans les villes et les villages, la vie est étonnamment normale. Partout règne l'ordre et on ne relève aucune trace de l'atmosphère de « première ligne ». Tous les services sont parfaitement organisés et soumis à un contrôle constant.

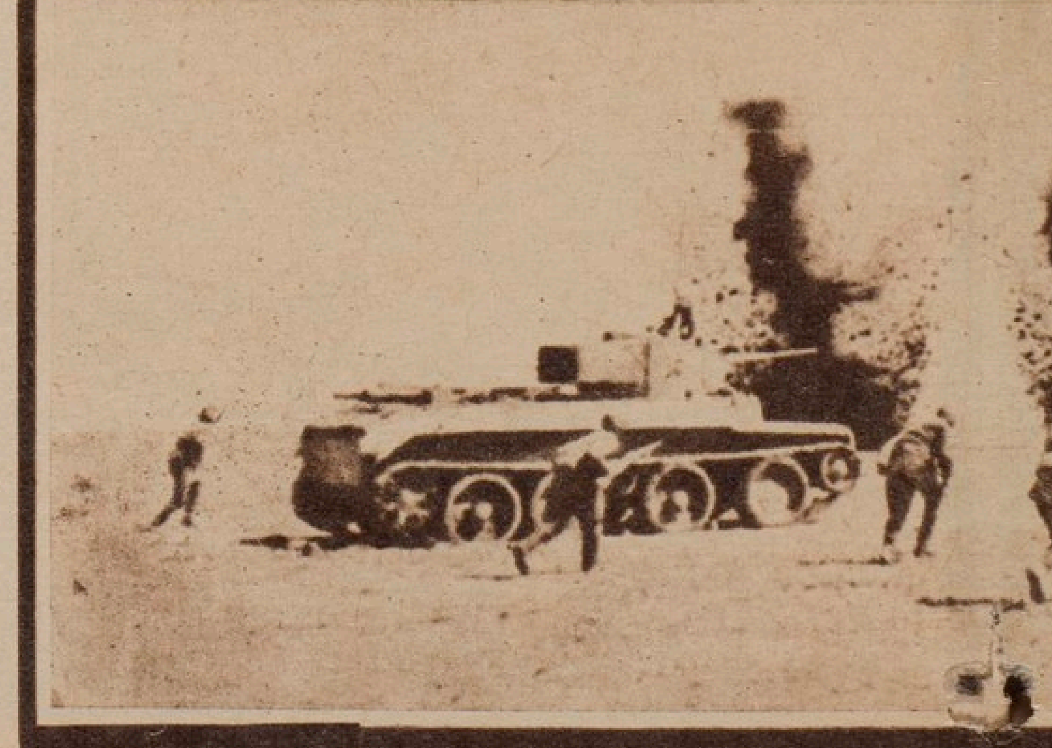
Hommes et femmes sont en train d'accomplir un travail de géants. Il est indiscutable que les Allemands ont compté mal à propos sur une indolence individuelle de la part des Russes et ont sous-estimé la puissance colossale des Soviets en effectifs humains.

J'ai été également abasourdi par l'enthousiasme avec lequel le peuple russe a renoncé à tout en faveur des besoins de guerre. Sa conception de la guerre totale est complètement différente de la nôtre. La machine de guerre soviétique absorbe tout des civils, ne leur laissant que les matières de toute première nécessité.

Le système de transports en U.R.S.S. est fort bien organisé, en dépit des difficultés nombreuses qui se dressent dans ce domaine. Récemment j'ai vu, sur un mur, une affiche dénonçant « les chiens fascistes souillés de sang » et demandant « Du sang pour du sang, la mort pour la mort ». Cette affiche caractérise la mentalité qui prévaut ici. Jamais, je n'ai été autant impressionné par une haine aussi totalement partagée par tout un peuple contre le nazi, et la confiance absolue dans une victoire que l'U.R.S.S. ne peut manquer de remporter.



Dans les environs de Kharkov, des trou... ren...



Des soldats soviétiques se livrent

Sous le couvert de l'obscurité, huit tanks allemands essayèrent de contre-attaquer les troupes soviétiques. Ils furent reçus par le feu des canons anti-chars qui les transformèrent en brasier.



troupes fascistes, surprises dans leur retranchement, se aux soldats soviétiques.



Une charge de cavalerie sur le front du sud-ouest.



rent à un assaut violent, appuyés par des tanks.

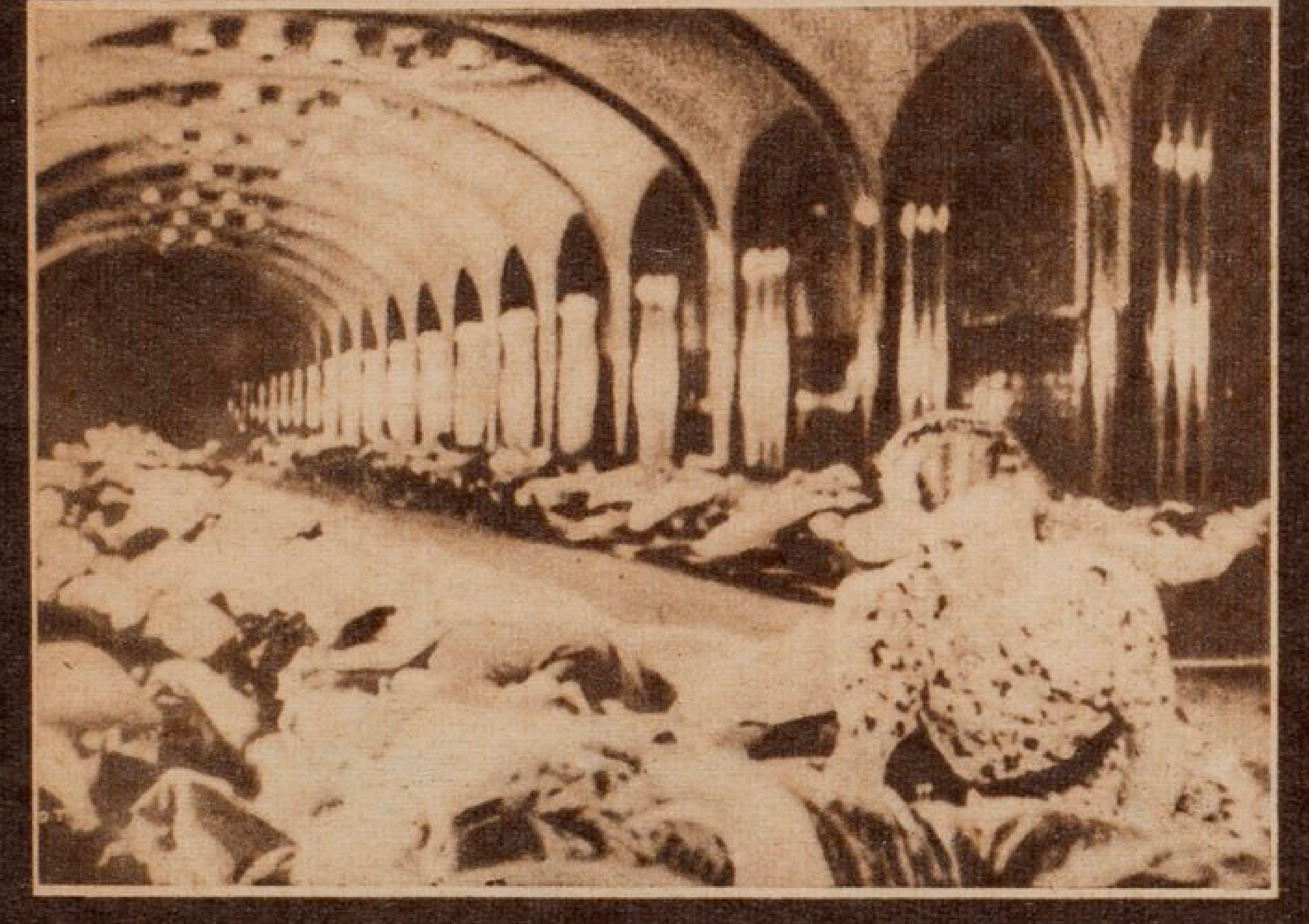


Les habitants du village d'Aragashi, précédemment occupé par les troupes nazies, accueillent avec enthousiasme leurs compatriotes qui les ont libérés du joug ennemi.

Derrière les lignes de feu

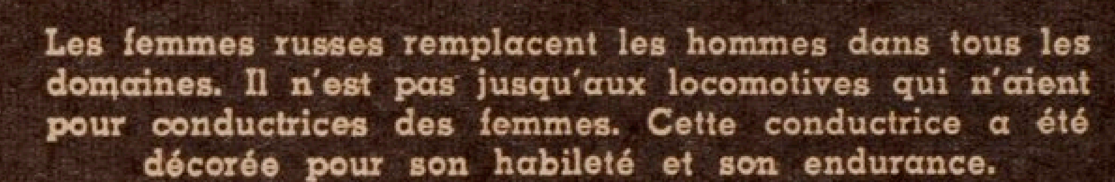
LA VIE RUSSE CONTINUE

Dans les hôpitaux russes, quantité de jeunes filles donnent leur sang pour secourir les blessés. Des infirmières se livrent sur une jeune volontaire à l'opération de la transfusion.



Nombre de stations souterraines du métro de Moscou ont été transformées en abris. En voici une contenant un grand nombre de lits où les habitants de Moscou peuvent, en cas de raid, passer la nuit.





Les femmes russes remplacent les hommes dans tous les domaines. Il n'est pas jusqu'aux locomotives qui n'aient pour conductrices des femmes. Cette conductrice a été décorée pour son habileté et son endurance.

Les usines de bombes et de munitions travaillent nuit et jour et produisent les engins de guerre les plus perfectionnés. Voici un ouvrier tourneur, occupé à la mise au point d'une bombe de gros calibre.



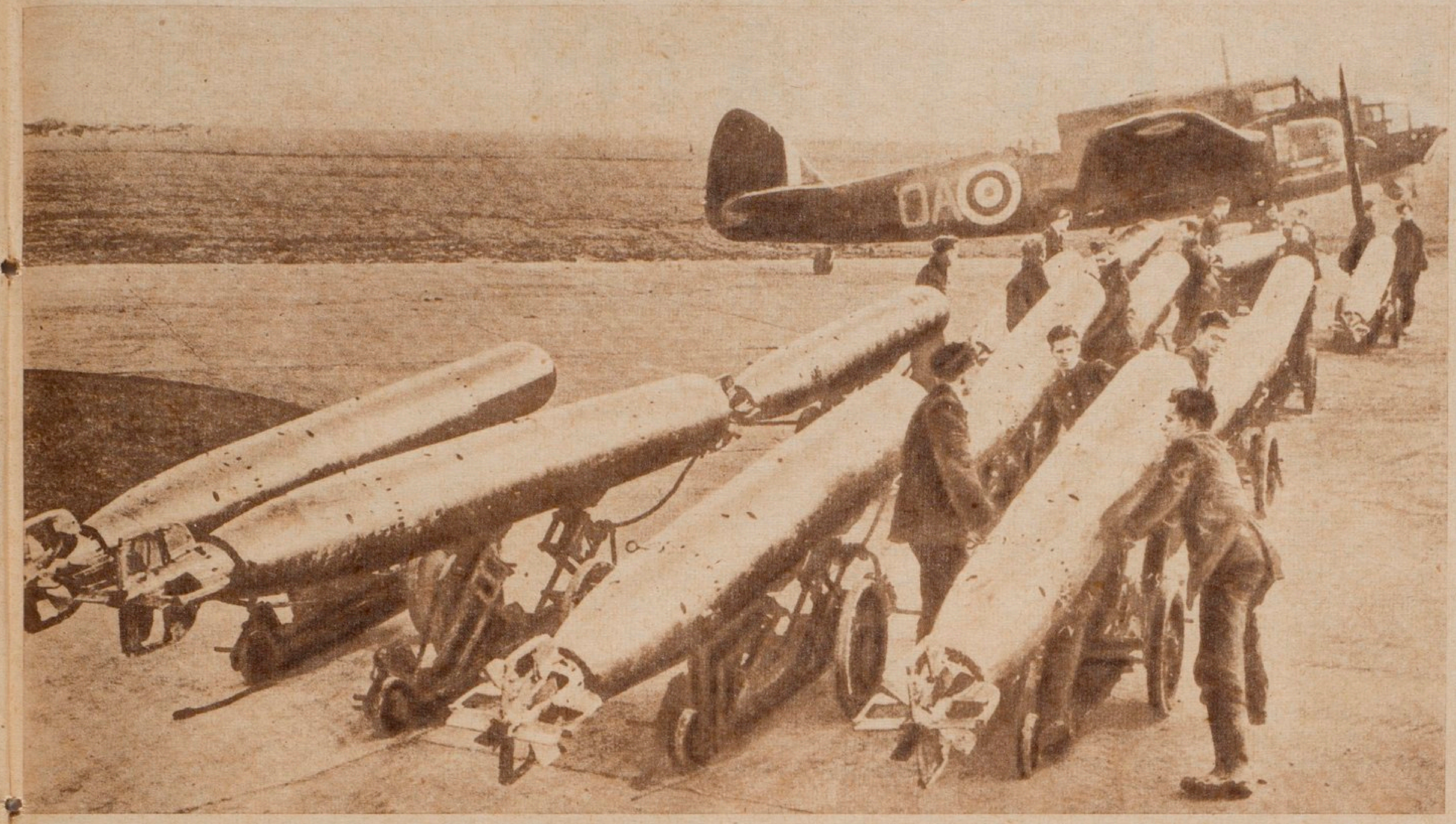
L'Opéra de Moscou attire un public nombreux et enthousiaste. Voici un ballet célèbre exécuté avec maestria par deux vedettes du théâtre moscovite.



Des affiches variées, où l'humour a une large place, décorent l'entrée de plusieurs établissements publics de Moscou. Inutile de dire que Hitler et Mussolini y occupent une large place.

En Méditerranée

L'AVIATION ALLIEE ATTAQUE



L'attaque contre les navires italiens en Méditerranée eut lieu par une action combinée des avions « Liberator » et « Beaufort ». Voici le chargement de ces derniers dont plus d'une torpille alla toucher en plein un vaisseau ennemi.

LES TORPILLES BRITANNIQUES A L'ŒUVRE

par
LARRY ALLEN

Correspondant naval de l'Associated Press

●

Pendant que Edward Kennedy accueillait, à leur retour, les aviateurs américains qui avaient pris part à la bataille méditerranéenne de lundi dernier, Larry Allen, correspondant naval de l'Associated Press, recueillait les récits et les impressions des pilotes britanniques, qui donnèrent le coup de grâce aux unités italiennes bombardées.

Voici le récit de Larry Allen :

●

Des jeunes pilotes de la R.A.F. qui se sont spécialisés dans l'art dangereux d'envoyer des torpilles à travers la coque des navires de guerre ont atterri dans un aérodrome d'Egypte. Ils m'ont raconté comment ils ont réussi à passer à travers un barrage infernal, créé par toutes les pièces de D.C.A. des navires italiens qui crépitaient à la fois, et comment ils réussirent à loger leurs engins de mort au but.

— Avant d'arriver sur le théâtre de l'action, raconta un des pilotes des avions-torpilleurs qui accomplirent l'exploit, mon escadrille rencontra une formation de bombardiers ennemis qui survolait la mer, dans le but apparent d'aller attaquer des unités de guerre britanniques naviguant plus à l'est. Lorsqu'ils nous aperçurent, les aviateurs ennemis essayèrent de nous attaquer, mais, grâce à la vitesse supérieure de nos appareils, nous pûmes les distancer facilement.

UN BARRAGE TERRIBLE

« Nous arrivâmes au-dessus des navires ennemis. Un terrible feu de barrage nous accueillit. Nous prîmes de la hauteur et, divisant nos forces en formations, nous fonçâmes à l'attaque.

(Lire la suite à la page suivante)

J'AI MENE LES PILOTES AMERICAINS

par
EDWARD KENNEDY

Correspondant de guerre de l'Associated Press

●

Lundi dernier, les Américains frappaient en Méditerranée, pour la première fois depuis un siècle. Une force de bombardiers « Liberators » s'envola d'un aérodrome du Moyen-Orient, pour attaquer la flotte de Mussolini qui avait quitté sa base de Tarente. Edward Kennedy, correspondant de l'Associated Press, interviewa les aviateurs à leur retour et recueillit de la bouche même de leur chef, le major Alfred F. Kalberer, le récit de la bataille.

Nous reproduisons ci-dessous tous les détails de l'opération menée magistralement par l'aviation américaine.

●

Lundi dernier, la flotte italienne connut pour la première fois le poids d'une attaque aérienne américaine. Une escadrille de bombardiers géants « Liberators » fit pleuvoir une grêle de bombes sur deux navires de bataille et un destroyer de la flotte de Mussolini.

Je me trouvais à l'aérodrome, quelque part en Egypte, lorsque les avions américains, retournant de l'expédition, atterrirent dans un ordre impeccable. Tous rentraient indemnes. Les hommes sautent à terre, le visage souriant. Ils ont fait de la bonne besogne. Voici leur chef, le major Alfred F. Kalberer, ex-pilote de ligne, ancien membre de la fameuse escadrille « Lafayette ». Je lui demande ses impressions :

— Nous décollâmes avant l'aube. Notre formation se composait de « Liberators » américains et de deux « Liberators » d'équipage britanniques.

« L'escadrille survola un convoi britannique. Les navires de l'escorte ouvrirent le feu contre nous. Nos étranges oiseaux ne leur étaient pas familiers. Mais aussitôt nous lançâmes les signaux convenus et le feu cessa. »

Kalberer jette sur la table un fragment de shrapnel :

— Voilà ce que les Britanniques ont placé dans mon avion, dit-il en riant. Probablement un échantillon du matériel du « lease and lend bill ». Mais nous pûmes continuer notre route.

LA FLOTTE ITALIENNE

« A neuf heures du matin, nous avisâmes de nombreuses colonnes de fumée qui montaient à l'horizon. C'était la flotte italienne qui avait pris le large, en partant de sa base de Tarente. Nous devions en principe attendre nos camarades de la R.A.F. pour effectuer une action combinée de bombardiers et d'avions-torpilleurs. Mais nous attaquâmes avant l'arrivée des appareils britanniques, nous lançant sur la proie qui s'offrait à nous. Les immenses appareils penchèrent vers la mer, perdant rapidement de la vitesse. Nous arrivâmes au-dessus des navires italiens, le soleil dans le dos. Il est probable que les équipages ne nous avaient ni aperçus, ni entendus. Ils ne s'attendaient pas à une attaque à haute altitude.

« Notre première formation choisit sa cible : le second cuirassé en ligne. Signalant par un balancement des ailes qu'ils nous laissaient le soin de combattre l'autre navire, nos camarades foncèrent droit sur leur objectif. Nous comptions lâcher nos bombes par paquets, à cinquante mètres les uns des autres. Mais en présence de ces objectifs parfaitement visibles qui semblaient s'offrir à nos coups, nous décidâmes d'ouvrir nos trappes et de frapper de tous nos projectiles.

« Aussitôt, du premier cuirassé jaillirent plusieurs panaches de fumée. Nous avions atteint l'objectif. Notre seconde formation s'attaqua au premier croiseur en ligne ; quant à notre troisième détachement, il préféra réserver ses projectiles à un destroyer qui accompagnait les gros navires.

« Comme nous prenions nos virages pour rentrer, nous pûmes apercevoir un croiseur ennemi en flammes. Les avions britanniques étaient entre temps arrivés, et ils achevèrent l'unité à la torpille. »

Kalberer s'arrête un instant, sourit, et poursuit son récit :

— Mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Engagés sur la voie du retour, nous volions à très basse altitude, rasant presque la surface des flots. Soudain, nous avisâmes deux Messerschmitts, un 109 et un bimoteur 110 qui nous avaient pris en chasse. Nous volions en une formation qui contrevenait à toutes les règles, et sans doute les pilotes ennemis durent être intrigués par notre étrange disposition.

LES CHASSEURS NOUS ATTAQUENT

« Une fois, deux fois, trois fois, les chasseurs arrivèrent sur nous comme des flèches et se redressèrent à la dernière minute. Ils ne semblaient pas trop savoir qui nous étions. Finalement, ils durent réaliser que nous ne pouvions être que des ennemis, et ils se décidèrent à nous attaquer. Un crépitement de mitrailleuses marqua l'engagement de la bataille. Le 110 fut pris sous les feux croisés de deux de nos mitrailleurs. Transformé en fusée fumante, il plongea dans la mer où il s'enfonça profondément. Finalement, nous réussîmes à échapper à la poursuite de l'ennemi. Nous étions indemnes, à part l'un de nos mitrailleurs qui avait reçu une rafale dans les jambes.

« Au cours de toute l'opération, laquelle dura deux heures, nous fîmes usage d'oxygène. Nous ne volions pas à une altitude excessive, mais en aspirant ce gaz, nous étions mis en mesure de combattre avec plus d'ardeur. Toute l'opération se déroula parfaitement comme nous l'avions prévu.

« J'ai été très fier de la façon dont se comportèrent les jeunes pilotes qui étaient avec moi. Plusieurs d'entre eux venaient en droite ligne des centres d'entraînement. Ils ont donné une preuve magnifique de l'efficacité de nos méthodes d'instruction.

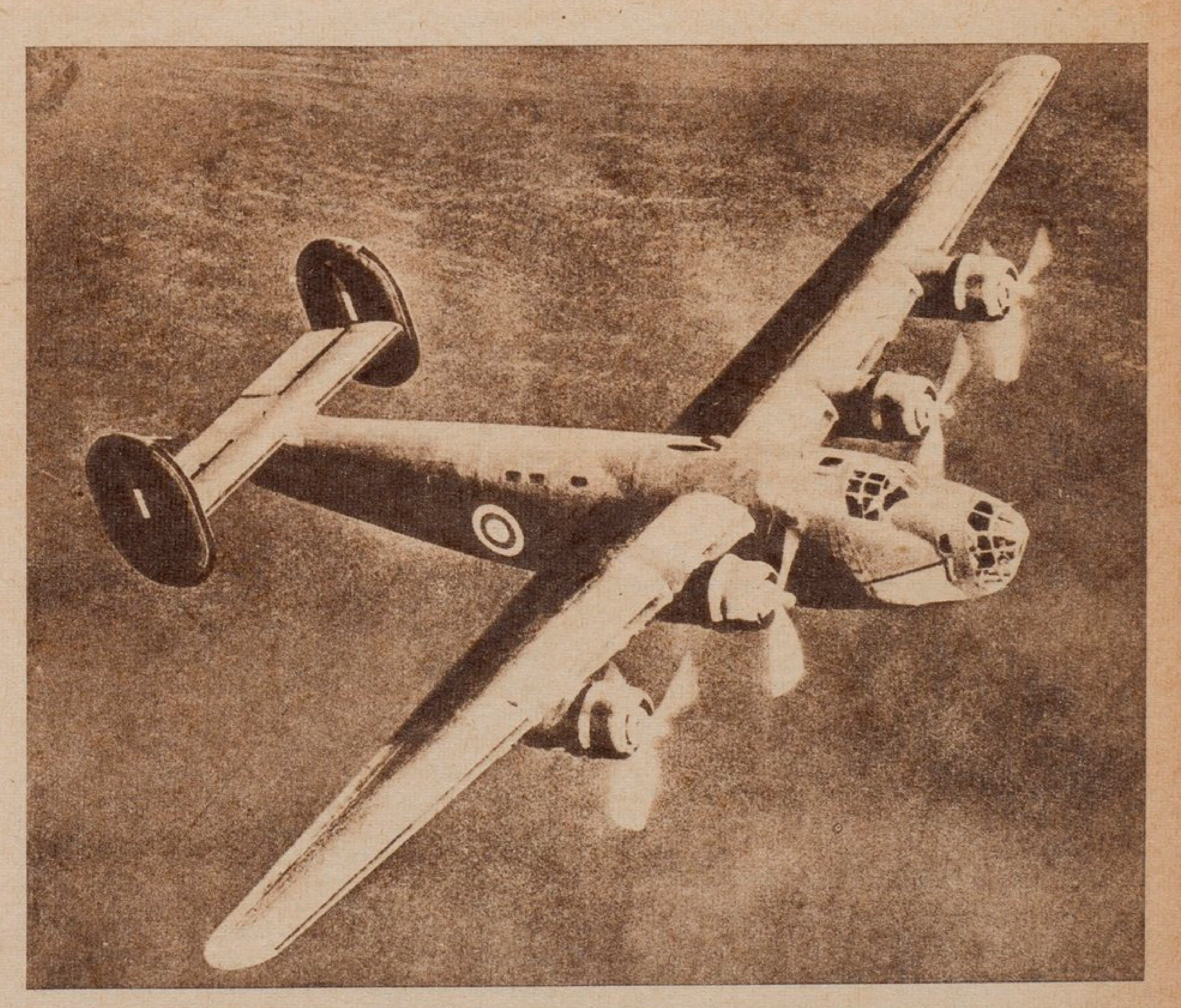
« Lorsque les « Liberators » quittèrent le théâtre du combat, nous aperçûmes les bateaux italiens noyés dans des nuages de fumée, qui s'efforçaient de rallier le port le plus proche à toute vapeur. Jamais, ces unités ne pourront établir le contact avec le convoi britannique qu'elles essayaient d'intercepter. Au moins deux cuirassés de Mussolini devront passer plusieurs mois en cale sèche, avant de pouvoir reprendre la mer. »

* * *

Chaque « Liberator » transportait un équipage de plusieurs hommes et un observateur naval britannique.

Mais de l'aveu même des pilotes, les aviateurs américains ne sont pas venus dans le Moyen-Orient dans le seul but de bombarder la flotte italienne. Ceci ne représente qu'un à-côté de leur activité. Dans un avenir très prochain, l'Axe sentira tout le poids de l'aviation des Etats-Unis.

Les effectifs aériens de l'Amérique du Nord sont au complet depuis quelques semaines seulement. Les hommes ont été confinés dans leurs cabanes du désert, et ils n'ont pas encore eu l'occasion de connaître les grandes villes d'Egypte. Parmi eux, j'ai rencontré des vétérans de Java et des Indes Néerlandaises ; des hommes qui ont affronté le feu des Japonais et qui portent sur leurs visages la grave décision des combattants, conscients de l'importance de leur mission. Mais j'ai également vu des jeunes gens joyeux et enthousiastes, frais émoulus de nos centres d'entraînement. Tous demandent avec impatience qu'on leur accorde le privilège de combattre tous les jours, à toutes les heures...



Deux aspects en plein vol des formidables bombardiers lourds américains « Liberator » qui prirent part à l'attaque, au large de Malte, contre les navires italiens auxquels ils infligèrent des pertes très sévères.

« Notre premier objectif fut un cuirassé italien, que nous essayâmes d'aborder par le flanc. Le navire semblait avancer avec difficulté, comme s'il avait déjà subi des dommages. Tous les équipages ennemis étaient aux pièces de D.C.A., soulevant une muraille de balles et d'obus. Nous devions à tout prix passer à travers ce barrage, si nous voulions placer nos torpilles au but. Je pouvais apercevoir les éclairs qui jaillissaient des bouches à feu, couvrant les navires d'un jet continu de déchirements aveuglants. Les pièces de six pouces des cuirassés ouvrirent le feu à leur tour. « Le ciel était transformé en enfer ».

« Nous fîmes piquer nos appareils. Volant parallèlement à la mer, nous lançâmes nos torpilles et redressâmes nos avions.

« Au moment où je reprenais de l'altitude, je pouvais apercevoir distinctement le navire que j'avais attaqué. Mon observateur me confirma ensuite que le bateau avait reçu ma torpille en plein. Il s'était penché sur le bâbord. Un croiseur qui se trouvait un peu plus loin fut soulevé presque en entier par une explosion. Une colonne d'eau géante s'éleva très haut. Nos détachements ont envoyé leurs engins à la bonne adresse.

« Pendant que nous attaquions le cuirassé, un destroyer ennemi s'était élancé pour protéger la grosse unité en décrivant des cercles autour d'elle. Cela lui valut de recevoir une torpille à son tour.

« Les navires italiens étaient vraisemblablement escortés des avions nazis. Mais ceux-ci ne firent aucun effort pour s'opposer à notre attaque. »

L'HÉROISME DES PILOTES

Une autre escadrille d'avions-torpilleurs, qui prit part à l'opération, rencontra, sur la voie de l'aller, une force de Messerschmitt 109. Les appareils de la R.A.F. acceptèrent le combat. Aussitôt, dans le ciel, avions britanniques et nazis se livrèrent aux folles acrobaties des duels aériens. Malgré leur supériorité, les chasseurs ennemis ne purent empêcher le passage de l'escadrille.

Un pilote de cette escadrille me raconta qu'il aperçut quinze navires italiens, qui ouvrirent le feu aussitôt qu'ils avisèrent les assaillants. Le tir du cuirassé, qui commandait la flotte, était très précis.

— Un obus de D.C.A. explosa juste à quelques mètres en dessous de mon appareil. Nous fûmes horriblement secoués, et puis je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête : un de mes moteurs donnait des signes de défaillance. Mais je ne perdis pas la maîtrise de l'appareil.

Le squadron-leader Gibbs, qui commandait en second la formation, reçut une grêle d'éclats qui cribla son avion. Il se précipita à l'attaque. De son tableau de bord, l'huile jaillissait à flots, inondant son visage et couvrant entièrement ses lunettes. Il arriva quand même à lancer sa torpille.

Un opérateur de radio, faisant partie de l'équipage d'un des appareils, me raconta comment il vit une torpille percuter dans le flanc du cuirassé qui naviguait en tête du convoi ennemi :

— Une énorme colonne d'eau s'éleva de la proue du navire, dépassant la hauteur des mâts.

« Le cuirassé donna fortement de la bande, pendant que, sur le pont, les hommes d'équipage couraient, affolés dans tous les sens. »

LE RETOUR

Finalement, la flotte de Mussolini en eut assez. En toute hâte, les navires prirent la direction nord-ouest, essayant d'échapper à la poursuite des avions britanniques.

Les appareils torpilleurs de la R.A.F. avaient achevé leur mission. Ils avaient lancé tous leurs engins. Ils prirent la voie du retour.

Ils rallièrent leur base, cette fois-ci sans subir des rencontres désagréables.

A part les appareils qui furent perdus au cours de la bataille contre les Messerschmitts, aucun avion britannique ne fut touché par la D.C.A. Aucun membre des équipages ne fut perdu, ni tué.

Mais tous les avions-torpilleurs portaient les cicatrices du terrible feu des pièces de D.C.A. ennemies. Les aviateurs de la R.A.F. se lancèrent droit à l'attaque, à « zéro pied » selon leur propre expression, sans penser un seul instant au danger.

Pour combien de temps encore la flotte de Mussolini devra-t-elle rester au port ?

LE MONDE DE DEMAIN

par

ANDRE MAUROIS

La deuxième guerre mondiale qu'est la guerre actuelle est appelée à avoir une grande influence sur le monde de demain. C'est toute une civilisation, un genre de vie qui est en jeu. Ces problèmes ne pouvant laisser nos lecteurs indifférents, nous nous proposons de publier une série d'articles sur l'après-guerre, envisagée dans ses multiples aspects, et dûs aux meilleurs esprits de notre temps. Nous donnons pour commencer la parole à M. André Maurois, dont l'excellente philosophie de la vie est enrichie par un bon sens lumineux.

«Après cette guerre, le monde sera-t-il toujours le même ? » Voilà une question souvent entendue ces jours-ci, et elle est posée avec une légitime anxiété. Beaucoup d'entre nous, aux jours heureux, avaient accoutumé de critiquer notre civilisation. Maintenant que cette civilisation est en danger, nous commençons à nous apercevoir combien l'ancien état de choses avait du bon.

Après 1815, les vieux disaient avec regret en hochant la tête : « Qui n'a pas vécu en France avant la Révolution n'a jamais connu la douceur de la vie. » Cela peut avoir été vrai, mais seulement pour une infime minorité de familles privilégiées.

Entendrons-nous un jour, aux Etats-Unis, par exemple, une phrase similaire : « Quiconque n'a pas vécu aux Etats-Unis avant 1942 n'a jamais connu la douceur de la vie » ? Déplorerons-nous les imperfections que nous avions condamnées ? Retrouverons-nous jamais la même abondance, la même liberté, le même amour de la justice, la même confiance d'homme à homme ? Le monde d'après-guerre sera-t-il pire, sera-t-il meilleur ? Ou sera-t-il toujours le même ? La question est digne d'être méditée.

Et, tout d'abord, que signifie-t-elle exactement ? Le monde peut-il être toujours le même ? A-t-il jamais été le même deux jours de suite ? Les empires et les civilisations n'ont-ils pas décliné et disparu pour renaître à nouveau sous de nouvelles formes ? A Rome a succédé Venise. A la France de la Révolution a succédé une France prospère et bien gouvernée. Le monde n'était plus le même, il est vrai, mais il n'était pas pire ; il était seulement différent.

« Tout cela est très beau, dira le pessimiste, mais ne répond pas à la vraie question. Quand nous demandons : « Le monde sera-t-il toujours le même ? », nous voulons dire de toute évidence : « Sera-t-il le même **de notre vivant** ? Retrouverai-je, après un certain nombre raisonnable d'années et une victoire, ma sécurité, ma liberté, mon agréable vie de famille, ma maison, mon auto, ma radio ? Est-ce que le Bill des Droits sera toujours en vigueur ? Pourrons-nous voyager en haute mer en sécurité ? Je ne suis pas un immortel pour enjamber des siècles de misère. Je ne suis qu'un homme. Ma vie est courte. Ce qui m'intéresse, c'est le futur immédiat, l'avenir de mes enfants et celui de mon pays. C'est tout. »

Le pessimiste a raison. Ce n'est pas là la vraie question. Avant de tenter d'y répondre, une remarque importante doit être faite. Il y a deux sortes de guerres et de révolutions. La première, une fois que la paix est signée et l'ordre rétabli, laisse les vies privées presque identiques à ce qu'elles étaient avant la conflagration. Ce fut le cas, par exemple, des guerres entre la France et l'Angleterre durant le XVIIIe siècle. Elles étaient féroces et longues. Elles modifiaient la distribution mondiale des empires coloniaux ; elles préparaient la guerre de l'Indépendance américaine. Personne cependant ne doutait que le monde, dans ce qu'il avait d'essentiel, demeurerait le même après la paix. Les deux pays étaient des monarchies ; tous deux étaient attachés aux mêmes idées ; aucun ne voulait détruire ou annexer son adversaire.

L'autre type de guerre est celle qui détruit entièrement une civilisation. Comme exemple, on pourrait mentionner la chute de l'Empire romain.

Il convient de se demander maintenant quelles sont les différences entre les guerres qui laissent le monde plus ou moins semblable à ce qu'il était et celles qui répandent la ruine et le désespoir sur les multitudes ? Il me semble que deux facteurs principaux entrent ici en jeu. Le premier est la similitude pouvant exister entre les pays en guerre. S'ils ont de nombreuses choses en commun, s'ils partagent la même philosophie de la vie et la même conception sur la forme du gouvernement, s'ils ont atteint un même degré de culture, alors celui qui vient à gagner respectera, chez l'ennemi vaincu, ce qu'il respecte dans sa propre vie nationale.

Si, par contre, les nations en guerre adhèrent à des principes totalement différents, ou sont de civilisation inégale, alors les désordres seront profonds et pénibles. C'est cela qui fit de la victoire des Barbares sur les Romains une catastrophe pour tous les citoyens privés de l'Empire. Il est vrai que la chrétienté les a, avec le temps, civilisés. Mais ce fut à la suite d'une lente évolution dont les générations vaincues ne purent pas voir la fin, de sorte que toutes les aménités de la vie que l'ordre romain des choses avait rendues possibles subirent une longue éclipse.

L'autre facteur est le degré de destruction et de pauvreté produit par une guerre donnée. Naturellement, toutes les guerres sont destructrices des richesses et des réserves. Mais il y a parfois quelque méthode dans la folie. Un joueur relativement prudent peut risquer une partie de sa fortune, et même la perdre, sans mettre en jeu par le fait même la vie de sa famille. S'il perd, par contre, tout ce qu'il possède, la situation devient alors tout à fait différente.

Les Etats-Unis et l'Angleterre, dans la guerre de 1914-18, entamèrent une partie de leurs réserves, mais ils mirent suffisamment de côté pour que la vie d'après-guerre ne soit pas sensiblement différente de celle d'avant-guerre. En France et en Allemagne, les blessures furent plus profondes. Cependant, dans ces deux derniers pays, le changement en 1918 ne fut pas soudain.

* * *

Que dire de la présente guerre ? Appartient-elle au premier ou au second type de guerres. Laissera-t-elle derrière elle un monde pas trop différent du nôtre ? Afin de répondre à cette question, nous devons nous demander à nous-mêmes, en premier lieu, si la destruction des réserves sera plus grande que dans la première Grande Guerre, en second lieu, si les nations et les peuples actuellement en lutte partagent des principes communs.

H.G. Wells, dans «Ce que sera le monde de demain », prédisait que la destruction par bombardements aériens, ajoutée aux maladies et à la famine, ruinerait entièrement la civilisation en Europe et, dans une large mesure, en Amérique. En fait, les effets de bombardements aériens sont terribles, mais, à ce jour, il semble que, à moins de nouveaux explosifs, une telle destruction pourra être et sera réparée après la guerre. Le pire, toutefois, peut encore se produire.

Certainement, la guerre actuelle cause de grands dégâts. Sans aucun doute, la destruction des réserves sera plus grande que durant la première guerre mondiale. Néanmoins, les Etats-Unis auront, après cette conflagration, un grand rôle à jouer. Les immenses ressources matérielles dont ils disposent leur imposeront le devoir d'aider l'Europe à se remettre sur pied.

Pour ce qui est de la seconde question, il n'y a aucun doute que les nations en conflit ont très peu de principes en commun. Une victoire de l'Allemagne et du Japon signifierait la ruine de la civilisation chrétienne et libérale qui prédomine en Amérique, en Angleterre, en France, et dans de nombreux pays d'Europe. Le monde ne serait plus le même. Les perturbations seraient profondes. Mais ce changement pourrait-il être permanent ? Je ne le crois pas. La nature humaine ne change pas. Les mêmes besoins ramèneraient, quelque temps après, la plupart des vieilles lois. La liberté s'affirmerait un jour d'elle-même. La charité l'emporterait de nouveau, même sur le champ de bataille, comme elle le fit du temps de Constantin. Mais tout cela demanderait du temps, peut-être des siècles. Seule, une victoire américaine peut donner à notre génération un monde semblable à celui que nous avons connu avant la guerre.

Un monde semblable, mais non identique. De grands changements sociaux semblent inévitables. Ils ne rendraient pas nécessairement le monde pire. En effet, si nous demeurons des citoyens libres de nations libres, il dépend de nous seuls que de tels changements soient sages et profitables. La question : « Le monde sera-t-il toujours le même ? » trahit trop de passivité. Que voulons-nous que le monde soit ? Que ferons-nous de nos civilisations ? Telles sont les seules questions importantes. Et même si le monde extérieur n'est jamais de nouveau le même durant notre existence, il y a au moins un monde qui ne changera pas aussi longtemps que nous le défendrons : c'est le monde qui est en nous. Aucune division blindée, aucun bombardier en piqué ne peut conquérir le Royaume de Dieu et, aussi longtemps que ce Royaume survivra, l'Homme Intrépide essayera toujours de refaire le monde à son image.

(D'après un article paru dans « The New York Times Magazine »)

Lire dans notre prochain numéro

L'EUROPE DE DEMAIN

par EDOUARD BENES

EN MEMOIRE DE LA SŒUR CECILE

En mémoire de la Sœur Cécile et pour que cette œuvre née du fruit de ses peines et de ses labeurs ne soit pas vouée à péricliter, le Comité des Dames de l'Asile Saint-Louis a décidé d'ouvrir une souscription au profit des Enfants Abandonnés.

Le montant de cette souscription pourra être envoyé au siège du journal ou à Mme K. Boulad, présidente de l'œuvre (127, Avenue Reine Nazli).





L'EQUIPAGE D'UN TANK A SUIVI UN DUEL AERIEN ENTRE UN APPAREIL BRITANNIQUE ET ALLEMAND. LA BATAILLE PRIT FIN PAR LA DEFAITE DE L'AVION NAZI QUI S'EST ABATTU EN FLAMMES.

PAUSE ENTRE DEUX BATAILLES. LES MEMBRES DE L'EQUIPAGE D'UN « GENERAL GRANT » PROFITENT D'UNE ACCALMIE POUR PRENDRE UN REPAS HATIF.

DERRIERE LES BARBELES, L'EXPRESSION SOURIANTE DE CES PRISONNIERS ITALIENS, CAPTURES AU COURS DE RECENTES OPERATIONS, FAIT CROIRE QU'ILS NE SONT PAS BIEN MALHEUREUX DE LEUR SORT.

Entre deux Batailles



LES TANKS ENDOMMAGES SONT DISPERSES A TRAVERS LE DESERT POUR NE PAS OFFRIR UNE CIBLE FACILE AUX APPAREILS ENNEMIS. DES OUVRIERS SPECIALISES REPARENT EN UN MINIMUM DE TEMPS LES AVARIES CAUSEES A UN CHAR D'ASSAUT.



TOTALEMENT EPUISES, CES SOLDATS ENNEMIS CAPTURES NE SE SONT MEME PAS DONNE LA PEINE DE RECHERCHER UN COIN D'OMBRE POUR DORMIR.



DES PRISONNIERS ENNEMIS SE LIVRENT A UNE PARTIE DE CARTES. CELA VAUT BIEN MIEUX, N'EST-CE PAS, QUE DE SUBIR LES OBUS BRITANNIQUES...

féminités



« MOI AUSSI JE TRICOTE... »

Nombre d'œuvres s'intéressent au tricot du soldat, œuvre méritoire s'il en est. L'exemple des grands est suivi par les petits, et cette charmante fillette, Mlle J.G., semble dire : « Moi aussi je tricote pour les soldats ».

La pose déterminée

La position « Oomph »

Apprenez A VOUS ASSEOIR

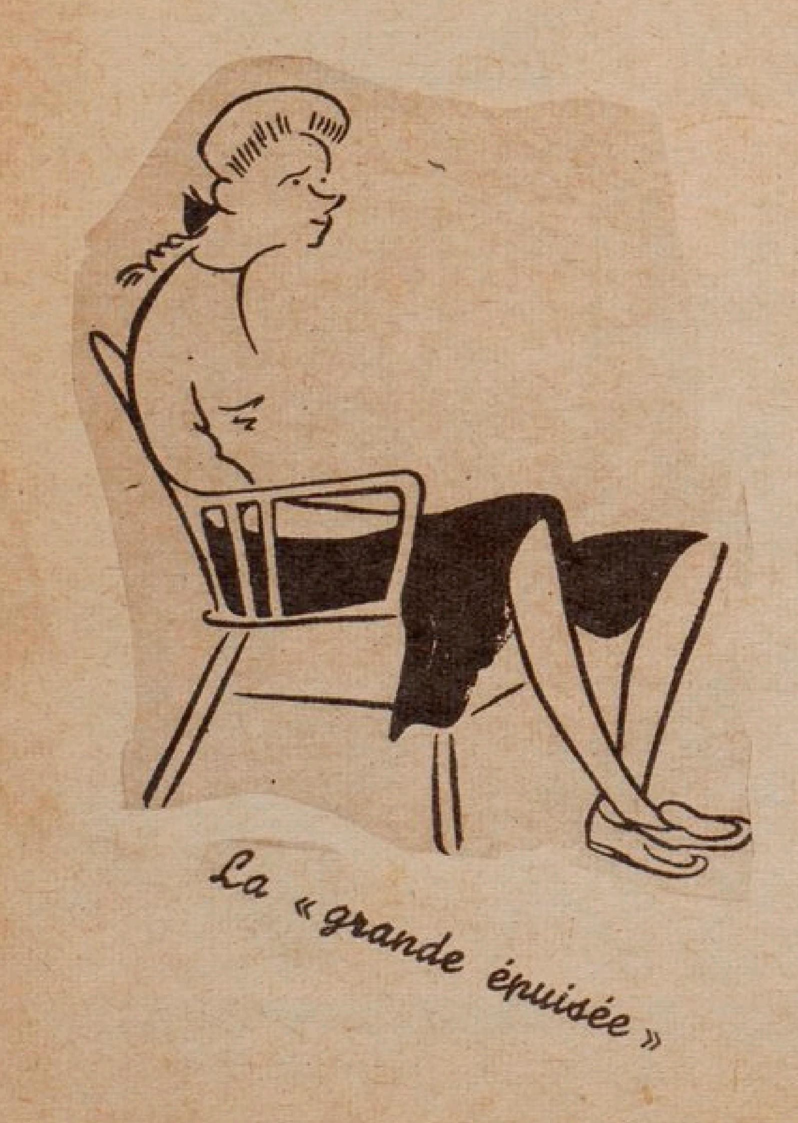
L'exercice que nous entreprenons le plus grand nombre de fois au cours de la journée est sans aucun doute celui qui consiste à poser notre personne entre les bras accueillants d'un fauteuil. Or, la station assise, en elle-même, est déjà considérablement nuisible à certaines parties de notre corps. Une femme qui passe le plus clair de son temps à traîner sur les sièges ou les canapés s'aperçoit un beau jour, à sa grande surprise, que ses hanches se sont considérablement élargies, que les muscles de ses cuisses se sont relâchés, en un mot, que la partie inférieure de son corps a pris un aspect peu en rapport avec les données contemporaines de l'élégance.



Le complexe de la détente

On imagine alors aisément ce qui arrive lorsqu'une femme, non seulement reste longtemps assise, mais encore s'assoit mal. Une accentuation considérable des défauts mentionnés dans les lignes qui précèdent est la moindre des conséquences qui peuvent résulter de la façon impropre d'occuper un siège. Ces désagréments surviennent surtout à celles qui, lorsqu'elles s'asseyent, cherchent à se composer une attitude languissante.

De quelle façon êtes-vous assise en ce moment ? Etes-vous enfoncée jusqu'à la taille dans un profond fauteuil, le dos paresseusement appuyé contre le dossier ? Non ? Alors peut-être vous tenez-vous en équilibre sur le bord de la chaise, l'échine droite comme si vous aviez avalé un manche à balai ? Et vous demandez-vous ce que font vos muscles de l'estomac pendant que vous êtes assise ? Si votre dos est recourbé comme celui d'un matou en colère, la partie antérieure de votre corps doit être concave, et par conséquent votre estomac doit se trouver dans une position difficile.



La « grande épuisée »

Dans tous les cas, vous êtes sûrement en train de vous composer une attitude, que vous répéterez chaque fois que vous aurez l'occasion de vous asseoir et qui provoquera un relâchement certain des parties que vous désirez par-dessus tout avoir fermes et minces. Une femme au bassin élargi ne peut pas être élégante. De plus, il ne faut pas oublier que la santé a des exigences encore plus impérieuses que la mode.

— Soit, je conviens que je m'assieds très mal, direz-vous. Mais comment faire pour corriger mes défauts ?

Voici une petite expérience très simple, qui vous renseignera d'une façon complète :

Choisissez une chaise en bois, d'une hauteur convenable. Assurez-vous que lorsque vous êtes assise vos pieds reposent confortablement sur le plancher. Prenez place sur le siège. Une fois installée, passez vos mains au-dessous de votre personne, jusqu'à ce que vous sentiez deux os, c'est-à-dire les extrémités de vos fémurs. Ce sont ces os qui vous supportent lorsque vous êtes assise. A l'aide de vos mains, vous pouvez vous assurer si votre corps pèse d'une façon uniforme sur ces deux points d'appui.

Ensuite, retirez vos mains et, par une série de petits mouvements, faites en sorte de vous sentir complètement installée sur les deux os. Lorsque vous aurez obtenu la position correcte, la ligne de votre dos sera perpendiculaire au siège. Rappelez-vous, chaque fois que vous êtes assise, de rentrer vos muscles de l'abdomen et de l'estomac.

L'art de bien s'asseoir est très important, non seulement pour l'apparence, mais pour la santé. Pourtant, si vous risquez un regard curieux autour de vous, vous serez étonnée de constater combien les poses extraordinaires sont en honneur auprès des femmes. Plusieurs d'entre elles supportent d'être inconfortablement assises, parce qu'elles croient avoir découvert ce qu'elles appellent la « pose gracieuse ».

Voici tout d'abord la « pose déterminée ». On peut obtenir celle-ci en posant sa personne sur le bord extérieur de la chaise. Posant solidement les jambes sur le plancher, on penche alors le buste en avant, comme si l'on voulait se tenir prête pour une détente subite. Le corps forme ainsi une espèce de « quatre » aux angles aigus, avec une proéminence encore plus accentuée du bassin. Cette position est généralement adoptée par les femmes qui entretiennent un caractère particulièrement belliqueux et agressif.

En deuxième lieu, vous noterez la « pose du V ». Certaines personnes, au lieu de se contenter de dessiner la lettre symbolique sur les murs, ou bien de la porter épinglée à leur corsage, ont décidé de former leur propre corps en V. Voici comment elles s'y prennent. Elles choisissent un grand fauteuil dans lequel elles se laissent tomber. Sur le dossier, elles appuyent la tête seulement. Leur dos repose horizontalement sur le siège rembourré. Les cuisses suivent une pente ascendante, mais à partir des genoux, les jambes sont aussi verticales qu'un fil à plomb. Souvent, cette pose est agrémentée par une ornementation manuelle : à savoir, le sujet étire ses bras et arrive à croiser les doigts sur les genoux.

Ensuite vient le « complexe de la détente ». On s'assoit sur une seule cuisse et on arrondit le dos jusqu'à ce que le menton vienne naturellement se poser dans le creux de la main. Quant aux jambes, elles sont soumises à l'exercice suivant : la jambe gauche est repliée sous le corps et aide au maintien de cette position inconfortable. La jambe droite est étirée dans toute sa longueur et sert au sujet pour gratter le parquet avec fantaisie.

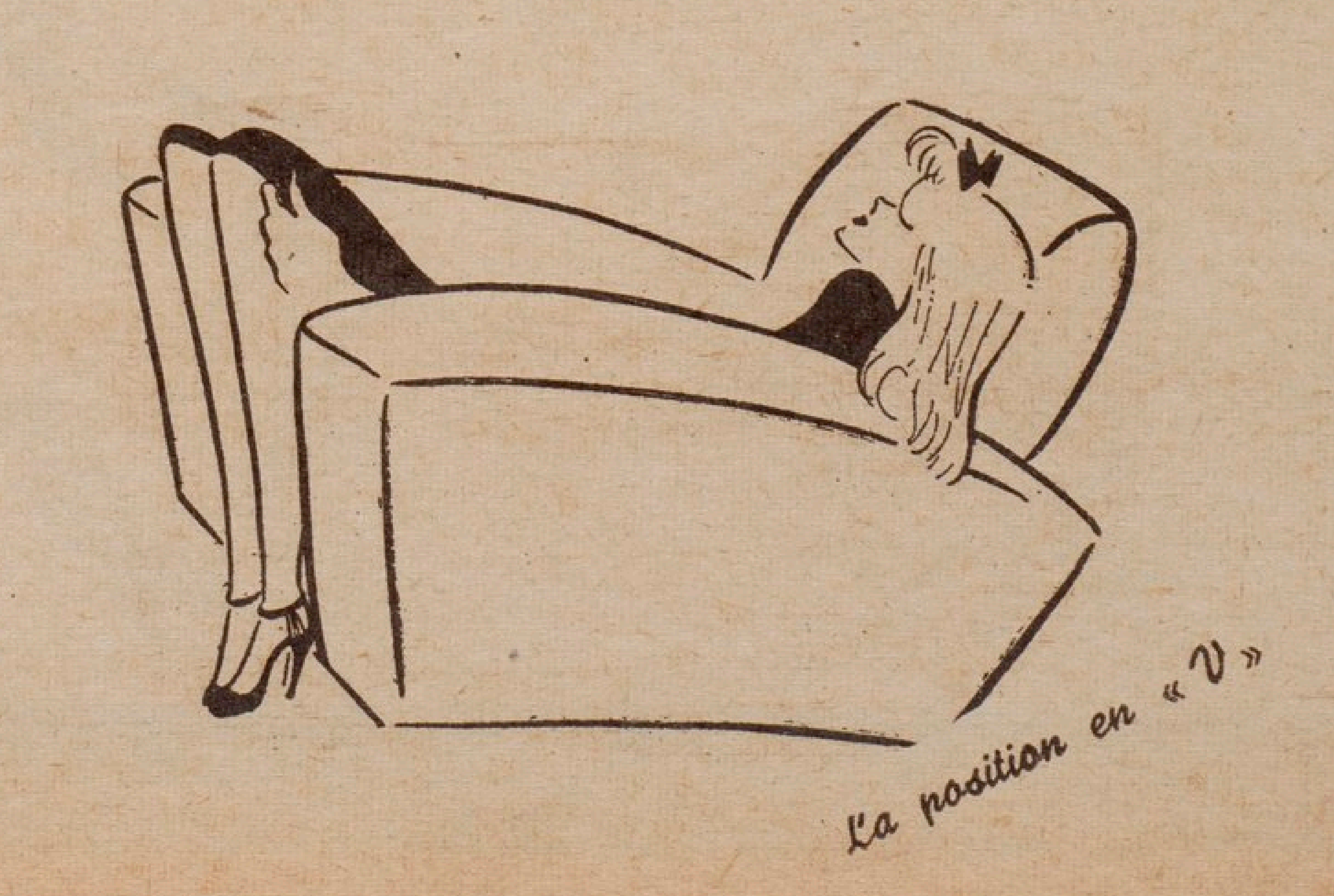
La « grande épuisée » est un des spécimens les plus disgracieux que l'on puisse rencontrer. Elle entre dans une pièce en traînant les pieds, et ses yeux tristes cherchent désespérément le siège le plus proche. Ensuite, l'opération s'effectue en deux temps. D'abord, c'est un glissement imperceptible tout au long du dossier. Ensuite, c'est un plongeon brusque qui achève d'asseoir le sujet. Le haut du corps ressemble à un arc bandé, formant un angle de quarante-cinq degrés avec les cuisses. Les chevilles, gracieusement croisées, donnent naissance à deux mollets évasés, qui font penser au « bancal époux de Vénus ». Les mains sont placidement déposées sur les genoux, la paume retournée vers le haut.

Enfin, voici la « position oomph ». Elle fut lancée par les vamps du cinéma et les aventurières qui hantaient, avant la guerre, les paquebots de luxe. Dans cette position, le sujet obtient un équilibre difficile en croisant les jambes, en prenant appui sur une seule partie de son siège et en posant une main sur un appui quelconque pour soutenir la partie qui est en l'air.

Toutes ces positions disgracieuses sont autant d'indices d'un caractère mal conformé ; elles décèlent chez les personnes qui les adoptent la paresse, l'indolence, le mauvais caractère et un manque général de compétence.

Alors, il ne vous reste plus, madame, que d'apprendre à vous asseoir avec grâce, même lorsque vous êtes seule : cela vous permettra en premier lieu d'éviter une pression dangereuse sur certains de vos organes vitaux, de fortifier votre épine dorsale et de distribuer également le poids de votre personne, évitant ainsi une fatigue inutile.

Dans un fauteuil, une attitude un peu plus commode est permise.



La position en « V »

DE-CI DE-LA

NETTOYAGE DES MAINS

Si vous êtes obligée de vous laver souvent les mains dans la journée, n'employez pas toujours le savon, car celui-ci finit par durcir et entamer la peau.

Avec du jus de citron, additionné d'un peu de sel, la peau devient douce et blanche.

Avec les tomates, les fraises, un peu de lait, vous enlèverez les taches d'encre sur vos doigts.

Avec une pelure d'orange, employée du côté extérieur, vous ferez partir les taches de vernis, de peinture ou de goudron.

Certains légumes, tels que les pommes de terre nouvelles, les oignons, les concombres, salissent beaucoup les mains. Ne les lavez pas tout de suite, laissez-les sécher et ôtez les taches avec de la vaseline, car elle pénètre dans les fentes fines de la peau. Essuyez alors vos mains, recommencez l'opération s'il est nécessaire et savonnez-les ensuite avec de l'eau plus que tiède en employant un bon savon.

LAVAGE DES NAPPES ET TAPIS

Voici un procédé pour empêcher les nappes et tapis de couleur de passer ou de déteindre. Faire une eau de savon tiède avec du savon de noix de galle, bien laver dans cette eau, essorer et laver aussitôt dans une eau de même composition, tiède également. Laver ensuite et rincer dans deux eaux un peu salées et vinaigrées, puis rincer une dernière fois dans de l'eau pure. Rouler dans un linge blanc pour faire sécher et repasser humide.

DES PROPRIÉTÉS DU PÉTROLE

Le pétrole peut empêcher les portes de grincer en enduisant leurs gonds à l'aide d'une plume, il les rend silencieuses, de même qu'il fait marcher les serrures et les clefs par la douceur. Son emploi est également idéal pour les machines à coudre. Il dérouille les aiguilles qu'on y laisse baigner quelques heures.

NETTOYAGE DU CUIR CLAIR

Si vous avez un sac de cuir clair à nettoyer, brossez-le tout d'abord avec une brosse douce et très propre. Frottez-le ensuite avec un tampon de laine blanche imbibée d'essence minérale ou de benzine, en appuyant particulièrement sur les taches résistantes. Sur le cuir bien sec, frotté au préalable avec une flanelle blanche, étendez alors une légère couche de crème blanche à chaussures, laissez sécher et, au bout de quelques heures, faites briller en frottant vigoureusement d'abord avec une flanelle bien propre, puis avec un linge blanc.

LES VOITURES FORD A VIVRES
DE PREMIER SECOURS

Le Samedi 13 Juin 1942, S.E. Khalek Hassouna Bey, Gouverneur d'Alexandrie, visita les grands établissements de la Ford Motor Company (Egypt, S.A.E.) à Mazarita. Le Gouverneur fut salué à son arrivé par S.E. Kamel pacha, Directeur Général de la Municipalité, le Colonel Thornton, Ingénieur en Chef de la Municipalité, S.E. Baker Pacha, Commandant de la Police d'Alexandrie, Mr. F.S. Thornhill Cooper, Directeur général, Mr. A.L. Molossi, Directeur Adjoint, et d'autres membres dirigeants du personnel de la Ford.

A l'occasion de cette visite, la Ford Motor Company présenta à la Municipalité d'Alexandrie deux voitures de premier secours, destinées au transport des vivres (Emergency Food Vans) spécialement conçues et construites pour dérouler une œuvre éminement utile, pendant les raids sur la ville.

Le Président et les Administrateurs de la Ford Motor Company, en présentant les splendides véhicules, soulignèrent que l'inlassable et magnifique activité développée par les services de la défense passive d'Alexandrie, étaient digne de l'assistance totale et sans réserve de la part de toute la population de la ville. Ils exprimèrent l'espoir que la possibilité de transporter rapidement des repas chauds et des secours jusqu'aux quartiers atteints par les bombes aveugles de l'ennemi, auraient largement contribué à soulager la détresse des blessés et des sans abri. Sans se contenter du simple don des véhicules, la Ford Company a pris, gratuitement, à sa charge, l'entretien de ces unités.

Son Excellence le Gouverneur accepta au nom de la ville les véhicules, et tant à titre personnel qu'au nom de la Municipalité d'Alexandrie, il exprima son appréciation pour la donation et les sentiments humanitaires qui animent les dirigeants et le personnel de la Ford Motor Company (Egypt) S.A.E.



Conseils à mes nièces...

Nièce « Ivy-Marie »

Il n'y a, dans votre cas, qu'une seule chose à faire : mettez un papier buvard sur les endroits tachés, puis repassez avec un fer modérément chaud. Saupoudrez de poudre de talc et recommencez l'opération jusqu'à ce que toute trace d'huile ait disparu.

Nièce « Mickey »

Ce n'est pas la crème à base de concombres qui vous conviendra. Faites plutôt ceci : deux fois par semaine, brossez-vous le visage avec une bonne brosse enduite d'un savon de première qualité. Séchez en tapotant, puis passez dessus un tampon d'ouate imbibé d'eau de rose. Vous verrez l'amélioration de votre peau au bout de quelques semaines de ce traitement.

Nièce « Brunette F. »

Le fait que vos parents ne disent rien signifie qu'ils sont au courant de vos relations avec votre cousin, mais n'y voient aucun inconvénient. Non, il serait préférable que vous ne disiez encore rien de direct à ce jeune homme, mais faites-lui comprendre combien vous tenez à lui. Il n'y a pas de mal à cela.

Nièce « Mondaine »

Ne pouviez-vous pas m'envoyer un mot dès que le mal s'est déclaré ? Maintenant il est vraiment trop tard. Essayez quand même ce moyen, c'est le seul qui, si vous êtes régulière, pourrait donner des résultats : passez les parties atteintes à la pierre ponce, en tournant en rond, très légèrement. Faites attention de ne pas irriter la peau. Puis appliquez une crème à base d'eau oxygénée que vous trouverez dans n'importe quelle droguerie. Poudrez abondamment à la poudre de talc.

Nièce « Toujours reconnaissante »

Pour vos joues, il n'y a rien à faire, vous devez maigrir en général, si vous voulez avoir un visage moins rond. Pour vos jambes, faites de la culture physique. Vous ne pouvez pas obtenir des résultats seulement après un mois d'exercices. Faites également de la bicyclette. Cela vous aidera énormément.

Nièce « Nicky J. »

Faites de la culture physique. Evitez le port de cette gaine, car vous finirez par vous ruiner complètement les intestins. Soyez très raisonnable : mieux vaut paraître un peu grosse que de souffrir toute sa vie de maux d'estomac.

Neveu « David Abraham » (Bagdad)

Vous n'êtes pas le premier à m'écrire, car j'ai déjà de nombreux correspondants et correspondantes dans votre pays. Je vais vous indiquer un remède à votre mal : faites bouillir quelques feuilles de laitue dans très peu d'eau. Exprimez le jus et buvez le soir, avant d'aller au lit. Vous serez vraiment étonné des résultats extraordinaires que vous obtiendrez.

Nièce « Ninette »

Faites des ablutions locales à l'eau froide, chaque matin, très régulièrement. Faites aussi de la culture physique. Ne pouvez-vous pas vous inscrire à un cours de gymnastique ?

Nièce « Fleur d'avril »

Surveillez votre constipation, elle est la cause directe de ces boutons sur votre dos. Localement, suivez ce traitement : brossez tout votre corps avec une brosse souple, bien enduite d'un savon de qualité sûre. Puis saupoudrez de poudre de talc, après une friction à l'eau de Cologne. Je vous conseille de choisir un maillot de bain bleu lavande. C'est une couleur qui vous ira à merveille, surtout à cause de vos yeux et de vos cheveux.

Nièce « Incomprise »

Mais votre mari a tout à fait raison, ma chère amie. On ne flirte pas ainsi, lorsqu'on est mariée et mère de petits enfants. Ce n'est pas votre mari qui doit changer, mais vous. Pensez à vos responsabilités. Le fait de jouer exagérément aux cartes est aussi répréhensible. En Amérique, c'est là un cas de divorce. Donc...

Nièce « Amoureuse » (Jaffa)

Mais oui, vous pouvez vous marier si vous avez déjà 21 ans. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Ecrivez-moi pour me dire ce que vous avez décidé de faire. Bonne chance.

TANTE ANNE-MARIE









Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

LA MORT DU BANDIT

Un bandit est poursuivi par les gendarmes. Il se réfugie dans un défilé rocheux dont l'unique sortie est barrée par deux gendarmes. Les poursuivants entendent tout d'un coup une première détonation, puis une seconde détonation, provenant certainement d'un revolver de calibre plus petit. Ils s'approchent et voient le bandit étendu, une balle dans la tête. Il ne manquait qu'une balle au chargeur de son revolver. On a donc tiré sur lui. Et les gendarmes placés à la sortie du défilé n'ont vu personne. Le capitaine de gendarmerie dit alors : « Il s'est suicidé, et il n'y a pas eu de second coup de revolver. » Pourquoi ?

LES DEUX MOUCHES

Deux jeunes mouches, appelons-les Myka et Muska, se trouvaient au fond d'un récipient cylindrique mesurant 60 centimètres de circonférence intérieure. Elles commencent ensemble l'ascension de la paroi et se mettent à monter en spirale.

Mais Muska, qui est plus vigoureuse, monte à raison de 4 p. 100 plus vite que Myka. Mais, tandis que leurs routes s'écartent l'une de l'autre, elles restent toujours en quelque sorte côte à côte, ou, pour être plus exact, sur une même ligne verticale.

Au moment où Muska, après avoir suivi son ascension en spirale, arrive au sommet de la paroi du cylindre, Myka s'en trouve encore éloignée de 75 millimètres en ligne droite. Quelle est la hauteur du récipient ?

LA TARENTULE

La Tarentule. Cette araignée, qui tire son nom de la ville de Tarente, est assez abondante dans le centre et le sud de l'Italie.

Une légende s'est créée autrefois à son endroit, qui persiste encore, bien qu'on ait démontré depuis longtemps que sa morsure était loin d'avoir la gravité qu'on lui attribuait. Pour les Italiens, les gens qui avaient été mordus avaient la fièvre, des vomissements, du délire, et seraient morts sans un traitement tout à fait particulier. On envoyait chercher des musiciens qui jouaient un air rythmé suivant une certaine cadence : immédiatement, les « mordus », excités par ces airs spéciaux, se mettaient à danser la « tarentelle » ; il fallait avoir bien soin de jouer toujours le même air avec le même rythme, sans quoi le malade s'arrêtait de danser et ne parvenait pas à se guérir. Quand il tombait par terre, en sueur, et rompu de fatigue, on pouvait être tranquille, il était sauvé. C'est de là qu'est venue l'expression : être piqué de la tarentule, qui s'applique aux personnes toujours en l'air et très remuantes.

HISTOIRE MARSEILLAISE

Escartefigue et César excursionnent en montagne. Ils se trouvent présentement dans les Alpes.

— Tu vois le Mont Blanc ? fait Escartefigue. Eh bien ! c'est mon père qui l'a construit.

— C'est rien ça, répond César flegmatique. Tu connais la mer Morte ? C'est mon père qui l'a tuée.

SOYONS OPTIMISTES

Il s'attriste plus que cela n'est nécessaire, celui qui s'attriste avant que cela ne soit nécessaire. Sénèque

Le pessimiste est un homme qui ne considère le soleil que comme une chose qui produit de l'ombre. Marden

Chaque jour, on devrait au moins entendre une jolie chanson, lire un bon poème, regarder une belle peinture et, si possible, prononcer quelques bonnes paroles. Gœthe

Le bonheur est une mosaïque composée de très petites pierres. X

Les hommes se plaignent de ce que Dieu a mis des épines aux roses ; ne vaudrait-il pas mieux le remercier de ce qu'il a mis des roses aux épines ?

SAVEZ-VOUS QUE ...

— Dans le corps humain, il y a 240 os ?

— Une vache mange quotidiennement 50 kilos de nourriture ?

— Il fallut 13 ans pour construire le canal de Suez ?

— Une livre de soie est produite par 2.300 vers à soie ?

— Dans 25 cm2 de gâteau de miel, il y a 9.000 cellules ?

— Une personne, les yeux fermés, marche toujours vers la droite ?

— Sur mer, il y a toujours au moins 1.000.000 de personnes ?

— Le cœur d'un homme normal bat environ 92.160 fois par jour ?

— Une abeille-reine pond environ 100 mille œufs en une saison ?

CÉLÉBRITÉS

D. Quel est le poète favori des horticulteurs ?

R. C'est Racine (*racine*).

D. Quel est le plus estimé des vignerons ?

R. Casimir Delavigne (*de la vigne*).

D. L'écrivain dont on se sert pour marcher ?

R. Frédéric Soulié (*soulier*).

D. Le plus détesté des buveurs ?

R. Boileau (*boit l'eau*).

D. Quel est celui sur lequel on se repose avec plaisir ?

R. C'est Labruyère (*la bruyère*)

D. Quel est l'auteur le plus aimé des joueurs ?

R. C'est Descartes (*des cartes*).

SOLUTIONS

LA MORT DU BANDIT

Puisqu'une seule balle manque dans le revolver du bandit et qu'il ne pouvait y avoir personne d'autre que lui dans le souterrain, on peut déduire de là qu'il s'est suicidé et que le second coup n'était que l'écho du premier.

LES DEUX MOUCHES

Si on déploie la surface intérieure du cylindre sur un plan vertical, on obtient un rectangle de 60 centimètres de longueur. Les trajets parcourus en spirale par les deux mouches deviennent alors deux lignes droites dont l'une est la diagonale du rectangle. L'autre est moins longue de 4 p. 100 et aboutit sur le côté du rectangle à 75 millimètres plus bas que le sommet de l'angle supérieur. Il est alors facile de calculer que les chemins parcourus sont respectivement 650 et 625 millimètres et que la hauteur égale 250 millimètres.

LES LIVRES

« FELLAHS »

par Henry Habib Ayrout S.J.

Le Rév. Père Henry Habib Ayrout vient de présenter au public égyptien un livre de valeur, intitulé « Fellahs ». Celui-ci est une nouvelle édition d'un ouvrage paru à Paris en 1938 et intitulé « Mœurs et coutumes des Fellahs ».

« L'ouvrage qui se présente aujourd'hui, dit l'auteur, avec une autre préface (due à S.E. Fouad Abaza pacha) et sous un titre différent, comporte de nombreuses retouches et additions, mais point de changements substantiels, car le fellah ne change pas beaucoup en quatre ans. »

Nous voilà donc transportés comme par enchantement dans ce milieu du paysan d'Egypte, si près et, en même temps, si loin de nous. Nous sommes-nous penchés quelquefois sur l'existence du fellah à qui notre pays doit tant ? Connaissons-nous son « climat » intime et nous sommes-nous imprégnés de son atmosphère ? Si peu et si mal, avouons-le. Cependant que d'horizons inconnus et lumineux peuvent s'entr'ouvrir, que de richesses accumulées, que de vertus, que de dons ignorés ! Grâce au père Ayrout, le rideau est largement ouvert sur cette scène immense où nous passons de découvertes en découvertes, d'émerveillements en émerveillements. Sa maison, sa famille, ses traditions, l'auteur veut nous rapprocher du fellah pour que le fellah se rapproche de nous. Ignorant, il l'est. Il l'a toujours été. Pour lui, une chose existe : la terre. Ecoutons l'auteur qui nous dit : « Les familles sont des groupes qui travaillent la terre. Les enfants naissent pour travailler la terre. La vie domestique se déroule dans un cadre de traditions qui soudent à la terre. » Et le père Ayrout de demander que l'Egypte du dehors s'intéresse davantage à l'Egypte du dedans, se penche sur ses misères et trouve le moyen d'établir le contact.

Mais le contact est déjà préparé grâce à cette belle œuvre aussi documentée que riche par son développement. Remercions l'auteur d'avoir su, au moment opportun, ouvrir les yeux des citadins égyptiens sur cette grande famille du fellah, intéressante à plus d'un point et qu'il serait monstrueux de continuer à laisser dans l'ombre.

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

HOLLYWOOD

S'EN VA-T-EN

GUERRE

De gauche à droite : le capitaine Donald Crisp, le colonel Lewis Stone et le lieutenant Rudy Vallée, tous trois affectés au service d'évacuation, prennent connaissance d'un document relatif à leur charge.



Robert Young (à gauche) se prépare à un repas hâtif avant de reprendre sa tâche dans le premier régiment d'évacuation de l'Etat de Californie.

Les projecteurs lancent leurs faisceaux lumineux dans le ciel, tandis qu'une escadrille d'avions fait entendre alentour le vrombissement de ses moteurs. Personne à Hollywood ne s'est rendu compte de ces manœuvres exécutées entre trois et cinq heures du matin. A ces heures tardives, la population de Hollywood et de Beverly Hills est depuis longtemps couchée.

Il faut savoir ce qu'est Hollywood pour bien se rendre compte des réflexes de cette ville en face des événements. Elle n'est pas seulement une ville, elle n'est pas seulement la capitale du cinéma. C'est une entité d'hommes et de femmes vivant ensemble, ayant un même but, de mêmes ambitions et de mêmes aspirations. Jusqu'à cette nuit, aucune manœuvre n'était encore venue troubler le sommeil de ses habitants. Mais Hollywood, dont l'esprit est en dehors de celui du commun des mortels, a été touchée physiologiquement et psychologiquement beaucoup plus que n'importe quelle autre ville des Etats-Unis. Dans cette cité où vivent côte à côte les races les plus diverses, la guerre a apporté un grand bouleversement. Durant l'autre guerre, bien que les côtes des Etats-Unis fussent surveillées avec vigilance, aucun raid aérien n'était à craindre, aucune invasion. Les distances étaient trop grandes. Aujourd'hui, cela est tout différent. Avec les inventions modernes, les bombardiers à long rayon d'action, les porte-avions, tout est à redouter et les habitants de la cité du cinéma le savent bien. Quantité d'entre eux sont déjà partis pour le front, tandis que les autres, depuis les plus célèbres producteurs jusqu'aux machinistes et aux mécaniciens, se sont vu assigner des rôles divers dans les rangs de la défense passive.

Jim Stewart, devenu sous-lieutenant, fait entendre sa voix à la radio et lance des appels à ses concitoyens pour s'engager sans délai dans les forces américaines. Abandonnant une situation qui lui rapportait 2.500 dollars par semaine, Jim Stewart a été suivi par nombre d'acteurs des plus célèbres.

Lewis Stone commande un régiment d'évacuation dans l'Etat de Californie. Toutes les stars ont mis volontiers à sa disposition leurs luxueuses voitures. Dans son régiment, le colonel Stone compte Robert Young, Don Ameche et nombre d'autres acteurs célèbres.

Déjà longtemps avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, Kay Francis, Rosalind Russell, Sally Eilers et plusieurs stars féminines se sont jointes à la Croix-Rouge où elles ont appris les premières notions d'infirmières. Aujourd'hui elles sont à même de donner des soins appropriés aux blessés. Bing Crosby et ses quatre garçons vendent des timbres au profit de la défense passive. A ce propos, rappelons que durant l'autre guerre, Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Charlie Chaplin s'étaient occupés de vendre des bons qui avaient rapporté à l'Etat des sommes fort importantes et avaient valu aux acteurs les remerciements du président Woodrow Wilson en personne.

Le directeur de production John Ford est aujourd'hui lieutenant de marine. Avec un groupe de photographes spécialisés tels que Gregg Toland, Harold Wenstrom, Joe August et d'autres, il a une mission très importante à remplir au profit de son gouvernement. Aucun reporter n'est parvenu à le faire parler. La seule chose qu'il déclare, c'est qu'il est pleinement satisfait de l'accueil fait par le public à son dernier film « How Green was my Valley », car d'ici longtemps il ne pourra plus s'occuper de cinéma.

Gene Markey, qui épousa deux des plus séduisantes stars de Hollywood, Joan Bennett et Hedy Lamarr, et produisait plusieurs bandes à grand succès, a complètement oublié sa gloire de Hollywood pour se consacrer à la défense de la zone du canal de Panama. Ensemble, Joan et Hedy lui envoient des présents qui trouvent bien entendu chez lui le meilleur accueil. Mais Gene n'a pas perdu le sens de l'humour. Il déclare à qui veut l'entendre combien il regrette de s'être fourni durant longtemps des légumes chez des marchands japonais.

Frank Capra a, de son côté, rejoint son corps d'armée et il est à prévoir que ses films d'après-guerre n'auront pas d'autre sujet que l'armée.

Robert Montgomery, qui s'était déjà engagé avant l'entrée en guerre des Etats-Unis comme lieutenant de marine, attaché à l'ambassade américaine de Londres, se trouvait en congé dans sa ferme du Connecticut quand il apprit l'attaque japonaise contre Pearl Harbour. Aussitôt il se rendit à Washington pour se mettre à la disposition de ses chefs. Tant que durera la guerre, Bob ne s'occupera plus de cinéma.

Douglas Fairbanks Jr est lieutenant de marine, et lorsqu'il se rendit pour la première fois en Islande, il y reçut un accueil plus chaleureux que l'amiral lui-même. Depuis ce temps, personne ne sait où il se trouve, même pas sa femme Mary Lee qui, dans sa ferme de Virginie, essaie d'oublier l'absence de son mari en se consacrant aux travaux de la Croix-Rouge.

Le temps n'est plus où les stars pouvaient profiter de leurs vacances pour effectuer de longues croisières dans le Pacifique. Frank Morgan, William Koenig, George Brent, George Sanders, John Carradine, Jack Warner et Ronald Colman ont offert leurs yachts au gouvernement. Quand John Carradine offrit son yacht aux garde-côtes et qu'il s'offrit lui-même pour les besoins du service, on lui répondit : « Nous acceptons le yacht avec plaisir, mais pas vous. »

Le lieutenant Darryl Zanuck abat un travail considérable à titre de superviseur des films de manœuvres de l'armée. Il dina avec le président Roosevelt quelques jours avant l'entrée en guerre des Etats-Unis et reçut les premières instructions au sujet des directives que le gouvernement comptait donner à Hollywood en cas de conflit.

Il n'est pas une personne dans la grande industrie du film qui n'apporte une contribution personnelle à l'effort de guerre.

* * *

Mais la guerre n'a pas coupé court à la vie sentimentale de Hollywood et le récent mariage de Rosalind Russell avec Fred Brisson en est une preuve.

« Voilà sept ans que je me trouve à Hollywood, déclare la star, et jamais je ne me serais décidée à me marier si je n'avais rencontré l'homme de mes rêves. Cependant, je ne m'attendais jamais à devenir la femme de Fred. Nous nous connaissions depuis un an et demi et, depuis le premier jour, il m'avait fait entendre qu'il voulait m'épouser. Je lui avais dit non et non. Il persista. Un autre que lui se serait découragé. Un jour, n'y tenant plus, il alla voir ma mère et lui demanda ma main. Toute heureuse, celle-ci la lui accorda à mon insu et ne trouva rien de mieux que d'annoncer aux journalistes mes fiançailles. J'étais furieuse. Je pris le téléphone et demandai à ma mère de quel droit elle avait répondu oui à Fred sans me consulter.

« — J'ai cru agir ainsi dans ton intérêt, répondit ma mère. Il y a trop longtemps que ce pauvre garçon court derrière toi. Il en avait assez, comme moi aussi. Crois-moi, épouse-le et tu seras la plus heureuse des femmes.

« Voilà. Je ne pouvais plus faire marche arrière. »

— Et le regrettez-vous ? lui demanda quelqu'un.

Roz rougit :

— Fred est le plus charmant garçon du monde, déclare-t-elle enfin, et je ne crois pas qu'on puisse être plus heureux que nous le sommes.

Voilà. Aujourd'hui, Rosalind a terminé ses études d'infirmière. Fred a fait sa demande d'enrôlement. La guerre les séparera comme beaucoup d'autres. Mais le visage de Hollywood reste le même : souriant. Bravement, les acteurs sauront faire leur devoir, et si l'industrie du cinéma en souffrira quelque peu, l'après-guerre verra un essor encore plus florissant du septième art avec tous les perfectionnements qu'il nous apportera.